

BULLETIN
DE
l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

SOMMAIRE

Séance publique du 9 décembre 1966 :

Destins de la langue française.

Discours de M. Maurice Delbouille	237
Discours de M. Félix Lecoy, de l'Institut de France ..	245
Discours de M. André Chamson, de l'Académie française ..	254
Discours de M. Pierre Wigny, Ministre de la Culture française	265

Lettres de Max Elskamp à Sander Pierron (<i>Communications de M. Robert Guiette, à la séance mensuelle du 11 mars 1967, et de M. Albert Guislain, à la séance mensuelle du 13 janvier 1968</i>)	271
--	-----

Préface de Max Elskamp pour « Les Délices du Brabant », de Sander Pierron	294
--	-----

Paul Valéry et l'interprétation des textes (<i>Communication de M. Maurice Piron, à la séance mensuelle du 7 novembre 1967</i>)	297
--	-----

Un ami des écrivains belges : Aldo Capasso , par M. Constant Burniaux	307
--	-----

CHRONIQUE

Rapport sur les Prix académiques de 1967 , par le secrétaire perpétuel	310
---	-----

Rapport sur le Concours scolaire , par M. Albert Aygnespars, secrétaire du jury	311
Distinction	314

SÉANCE PUBLIQUE DU 9 DÉCEMBRE 1967 (1)

Destins de la langue française

Discours de M. Maurice DELBOUILLE

Directeur

Fondée par arrêté royal le 19 août 1920, l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises fut installée le 15 février 1921 en présence de LL. MM. le Roi Albert et la Reine Élisabeth, au cours d'une séance solennelle que présidait le Ministre des Sciences et des Arts signataire du projet, Jules Destrée.

Le 18 mai de la même année, notre jeune compagnie était accueillie à Chantilly par l'Académie Française et recevait ainsi des lettres de noblesse dont elle n'a jamais oublié le prix.

Le 4 juin, elle allait, pour la première fois, en application d'un article particulièrement heureux de ses statuts, procéder à l'élection de membres étrangers. Au titre philologique, son choix se limita à un seul nom, celui de Ferdinand Brunot, membre de l'Institut de France, qui avait fondé à la Sorbonne l'enseignement nouveau de l'histoire de la langue française.

Nous devons à ces chances d'hier la chance que nous avons aujourd'hui de pouvoir saluer la présence parmi nous de M. André Chamson, de l'Académie Française, et de M. Félix Lecoy, du Collège de France et de l'Institut.

On comprendra sans doute, Mesdames et Messieurs, que nous aimions à évoquer, au début d'une séance publique consacrée aux destins de la langue française, une élection qui fit grand honneur à notre Académie.

(1) Les travaux de restauration de la grande salle du Palais des Académies n'étant même pas encore entrepris après trois ans d'études, cette séance s'est tenue à l'Université de Bruxelles, à qui l'Académie adresse ses remerciements pour sa confraternelle hospitalité.

On comprendra peut-être aussi qu'en cette circonstance il nous paraisse opportun de redire comment notre compagnie reçut mission, dès le départ, de s'intéresser au sort du français dans toutes les régions où il se parle, ce qu'elle a fait d'abord en appelant à elle ceux qui de par le monde ont mis en lumière avec le plus de savoir et de talent le rayonnement international de la langue de culture que nous avons l'orgueil de sentir nôtre.

Quand il vint à Bruxelles, le 7 octobre 1922, pour prendre séance, Ferdinand Brunot apportait le premier exemplaire d'un livre qu'il avait voulu dédier à l'Académie en même temps qu'à sa chère École Normale Supérieure de Sèvres, à l'intention de laquelle l'ouvrage avait été conçu : *La Pensée et la Langue*. Ce traité de langue française illustre richement, avec autant d'érudition que de finesse, une méthode nouvelle d'analyse linguistique. Rompant avec la tradition toute-puissante des écoles, il renonçait à scruter les formes de la pensée à travers celles du langage et s'attachait au contraire à partir des opérations de l'esprit humain pour discerner les divers moyens dont le français fait usage dans leur expression. Le livre devait susciter dans l'enseignement un renouveau décisif.

Malgré son heureuse originalité, *La Pensée et la Langue* n'occupe pourtant qu'une place seconde dans l'œuvre de Ferdinand Brunot. Celui-ci est et restera, d'abord, l'auteur de la première, de la seule *Histoire de la Langue française*, dont une édition nouvelle est en cours.

L'importance de cet ouvrage apparaît certes dans ses dimensions. Pour deux volumes qu'il consacre respectivement au Moyen Age et à la Renaissance, il en emploie cinq pour le XVII^e siècle, huit pour le XVIII^e et six pour la seule période de la Révolution et de l'Empire. Ce développement de l'entreprise, sans cesse élargie dans son champ et approfondie dans sa méthode, résulte surtout du nombre et de la diversité des documents de toutes sortes et de toutes origines que l'auteur a dû rechercher, rassembler, trier et analyser de première main pour la rédaction de chacun des chapitres de chaque volume. Le génie de l'historien, lui, se manifeste sans cesse davantage, au fil de l'œuvre, dans la claire générosité intellectuelle d'une synthèse habile à saisir, derrière les mille détails de l'usage linguistique, la réalité

complexe et vivante de la civilisation dont cet usage est à la fois l'instrument et le produit, le fondement et le reflet.

Le souci d'apercevoir la vie des collectivités humaines à travers le langage où elles s'expriment, a conduit le maître à faire l'histoire externe du français autant que son histoire interne, à dire son expansion dans l'espace autant que son évolution. Pour lui, en effet, s'il y a la langue elle-même, avec le développement de ses moyens, avec ses acquisitions dans les divers domaines du savoir ou son affinement par les œuvres hautes de la littérature, il y a aussi, dans le réel, les cheminements divers qui la mènent vers des hommes qui ne la pratiquaient d'abord pas, et, de ce fait, il y a pour le savant, le devoir de découvrir, de définir et de conter les aventures de sa progression, tant dans les littératures techniques que dans les milieux ruraux et dans les classes inférieures de la société, mais aussi en des villes lointaines, dans les cours étrangères ou sur d'autres continents.

Ainsi Ferdinand Brunot a-t-il fait et dit, avec une élégante maîtrise, l'histoire des conquêtes du français jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, date à laquelle on lui reconnaissait une sorte d'universalité intellectuelle.

Écoutons le maître évoquer, en 1922, les causes de l'expansion du français sur le sol même de la France à l'époque moderne. Et si son propos n'est peut-être pas fait pour satisfaire l'amour propre des gens de lettres, reconnaissons combien le soin du vrai guide opportunément l'esprit de l'historien :

« La science, dit-il, est si ignorante encore que nous ne savons pas du tout quand les villes et surtout les villages de France se mirent à franciser. On a commencé à dépouiller les papiers publics. Là, sauf en Roussillon et surtout en Béarn, où il n'y eut jusqu'à la Révolution que des Français récalcitrants, — l'envahissement avait été progressif et irrésistible. Mais quand et pourquoi les populations ont-elles suivi les tabellions et les scribes (qui francisaient depuis le XIII^e siècle) ? Sous quelle influence ? Il est peu probable que les lettres y aient été pour grand-chose. Racine n'a pas laissé plus d'impression à Uzès que Guez de Balzac à Angoulême. Molière a peut-être amusé Pézenas, il ne l'a pas francisé. Pour cet objet, une grand-route vaut mieux qu'une tragédie. Je ne voudrais pas mettre en balance Perronet

et Voltaire. Mais il est certain que c'est quand le corps des Ponts et Chaussées, en créant un réseau de voies praticables, eut habitué les Français à se déplacer, que toute la vie se trouva changée, et que les idiomes parlés ne purent résister au contact de la langue centrale. Auparavant c'était des mots qui circulaient de patois en patois, par les sentiers. Désormais, c'est la langue entière qui roule sur les chaussées. Singulière revanche de la prose dont vit l'humanité ! Nous ne sommes pas plutôt enfoncés dans la considération des choses purement intellectuelles, que le souci de la vérité nous rappelle et nous invite à ne pas oublier les échanges quotidiens de matières et d'idées simples dont s'alimente le commerce entre les hommes, étude où votre Pirenne donne la main à notre Gilliéron ».

Il n'y eut donc rien que de quotidien dans la diffusion nationale de la plus grande et de la plus fortunée des langues. Cela doit peut-être inciter à quelque réflexion ceux qui se penchent sur les problèmes de l'actualité linguistique. Là va la langue où va la civilisation qu'elle exprime, selon leur commun destin, inéluctablement.

Écoutons d'ailleurs Ferdinand Brunot quand, après avoir dit la pénétration du français aux Pays-Bas, en Angleterre, en Allemagne, mais aussi dans l'extrême Nord et dans le Midi de l'Europe, depuis le Moyen Age jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, il reconnaît combien ce mouvement fut arrêté (chose inattendue) par la Révolution Française.

« Longtemps j'ai cru, dit-il, que le prestige de notre langue s'était trouvé accru par les événements de 1789. Il semblait qu'en apportant au monde le nouveau symbole contenu dans ces mots de bénédiction : Liberté, Égalité, Fraternité, elle eût dû achever d'emporter la sympathie du monde civilisé. C'était ne pas réfléchir que les classes d'hommes appelés à vivre le nouvel évangile n'étaient pas celles à qui leur situation avait permis d'étudier les langues étrangères... D'autre part, les droits que nous proclamions, abaissés, travestis par la plupart des peuples, leur apparurent comme comportant avant tout, pour eux, le droit de former des nations, c'est-à-dire d'avoir en propre tout ce qui constitue une nation, en particulier une langue. De sorte que la Déclaration des Droits, si internationale, si universelle,

fut, contre toute attente, génératrice d'un nationalisme général qui porta à s'émanciper de notre influence ».

Étrange destin ! La chute de l'Ancien Régime qui allait permettre, notamment avec Victor Hugo, la libération de l'usage poétique enfin soustrait à la tradition fermée des cours, portait en revanche un coup très dur à l'expansion du français hors du domaine gallo-roman.

Meurtrie depuis lors par tant de guerres qu'elle n'a pas voulues, la France de notre temps a-t-elle plus de chance de voir sa langue assurée d'un prestige renouvelé, en face d'autres idiomes maintenant pratiqués par des nations plus peuplées, plus puissantes et techniquement plus avancées ? Si les sentiers du Moyen Age ont fait place, plus tard, aux routes carrossables, et si le français a pu ainsi devenir langue nationale, si, plus près de nous, l'épanouissement de tant de patries a freiné son expansion dans le monde, le développement prodigieux que les moyens de communication connaissent maintenant, par-dessus les frontières politiques, change profondément les données du problème. Le temps des nationalismes, malgré certains soubresauts qui font grand bruit, s'achemine vers son terme, fatalement sinon sans heurts, du fait de l'internationalisation effective et rapide d'une civilisation nouvelle qui ne se superpose pas seulement aux anciennes, mais les pénètre et les rapproche avant de les confondre et de les absorber un jour dans ce qu'elles ont ou auront de pareil. De nombreux peuples neufs, d'autre part, ont adopté ou adoptent le français comme langue de culture et lui assurent un relais opportun autant qu'inattendu. Parmi les idiomes de diffusion mondiale, la langue française occupe ainsi, grâce à sa littérature d'imagination, mais aussi grâce à sa littérature scientifique et aux longs efforts de la France, une place enviable. S'il en est de plus répandues, il n'en est aucune qui puisse se prévaloir d'un bagage culturel plus riche que le sien. On ne lui contestera sans doute jamais cet avantage, précieux entre tous dès qu'on s'élève du niveau des médiocrités techniques au niveau des choses de l'esprit et du cœur.

Le temps semble loin où Voltaire, en 1750, écrivait à M^{me} Denis : « Notre langue et nos belles lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne ». Il serait trop facile de reprendre

certaines propos de Jefferson sur la seconde patrie de tout homme. On ne peut oublier absolument, néanmoins, le jugement enthousiaste de Nietzsche affirmant en 1888 « qu'il n'y a pas d'autre culture que la française ».

Nous nous garderons certes d'évoquer, à ce propos, l'erreur facile de ceux qui préfèrent cultiver un étroit nationalisme linguistique alors qu'ils sont encore à la recherche des normes de la langue qui serait la leur. Nous ne dirons pas le candide calcul de ceux qui nous prêchent certain bilinguisme pourtant médiocre et trompeur. La démocratie les autorise, les uns et les autres, pour eux-mêmes, à se complaire dans l'erreur. Il nous suffit de n'être pas obligés de subir leur loi sous quelque prétexte que ce soit et de pouvoir repousser leur plat de lentilles.

Notre Académie entend certes s'en tenir au service de la langue et de la culture dont elle a reçu la charge, mais elle ne peut limiter son action aux provinces belges de langue française. Elle se doit d'être présente et active partout où le français est en jeu. Il lui faut veiller notamment à son maintien là où, choisi librement comme langue de culture, au nom de la liberté des esprits, par des gens qui refusent de rester enfermés dans le carcan de leur patois, il se trouve arbitrairement brimé au nom des droits du sol ou de la force, soit par des dispositions légales, soit par d'autres moyens de pression.

Il suffit à notre Académie, pour cela, de se souvenir et de rester elle-même. Dès le lendemain de sa fondation, en sa séance du 4 novembre 1922, ne fut-elle pas unanime à s'insurger contre certaine réforme légale qui devait faire tort à la libre diffusion du français au-delà de la frontière linguistique ?

Fidèle au devoir de vigilance qui lui a été explicitement confié par ses fondateurs, elle ne peut non plus négliger de s'intéresser aux efforts des institutions et des entreprises qui, en d'autres pays, ont pour but d'illustrer et de défendre notre langue.

Nous n'avons pas l'ambition de nous substituer demain aux organismes savants qui, au sein des universités ou autour d'elles, se sont engagés à dresser l'inventaire de plus en plus complet des richesses dont peut se prévaloir la langue française, sous les aspects multiples qu'elle revêt dans les domaines les plus

divers du savoir et dans les provinces proches ou lointaines de son empire. Nous suivons et suivrons avec intérêt, sympathie et reconnaissance, l'élaboration audacieuse des « trésors » très savants et très vastes qui nous sont ainsi promis et qui exigeront autant de constance dans l'effort que de moyens matériels. L'Académie se félicite de voir certains de ses membres associés aux activités de science et de propagande qu'inspire un peu partout le culte du français. Elle se doit d'aller au-delà et d'agir spontanément pour que la Belgique française soit officiellement associée à la diffusion dans le monde, par l'Université ou en dehors d'elle, d'une langue et d'une culture qui sont pour nous un des plus sûrs moyens de participer à la civilisation de demain. Dès 1922, en saluant notre Compagnie, Ferdinand Brunot lui disait déjà en songeant à ce qu'elle peut et doit faire au sujet de la diversité interne du français : « Le problème de la bonne langue ne se pose pas, ne peut pas se poser aujourd'hui comme jadis. D'abord il y a maintenant une question des langues techniques, urgente et impérieuse. La science et les applications de la science sont partout, à l'usine, au magasin, dans des cuisines de chaumières, perchées au haut des rochers, aussi bien que dans les laboratoires d'université. La marée des mots savants monte irrésistiblement... Est-ce sage, au lieu d'étudier les besoins réels et les moyens de les satisfaire, de ne rien tenter pour distinguer l'usage de l'abus...? D'autre part, le français d'aujourd'hui est-il le français de Paris seulement, et une pareille conception s'accorde-t-elle avec ce que nous apprend la géographie linguistique ? Je ne fais pas seulement allusion aux accents, mais à ces particularités de vocabulaire, de formes, de syntaxe, qui nuancent le parler des villes et des villages, de Malmédy à Biarritz... Nos devanciers n'ont vu là que des paysanneries à éviter. Est-il sûr qu'il soit bon de persister dans cette attitude?... Il ne s'agit point de mettre en conflit l'esprit de fédéralisme et l'esprit d'unité, mais ne conviendrait-il pas d'étudier d'un peu près le statut de ces français régionaux qui ont leur saveur, leur valeur expressive...? »

En terminant son discours, Ferdinand Brunot nous engageait à assumer notre part de cette tâche philologique, mais il ajoutait aussitôt : « Une académie française de Bruxelles aurait aussi

particulièrement qualité pour défendre la position de notre langue dans l'univers ». Dois-je rappeler qu'il faisait écho, ainsi, aux paroles prononcées par Jules Destrée lors de l'installation de notre Compagnie : « La langue française, avait dit Destrée, dépasse singulièrement les frontières de la France. Non seulement dans les pays de latinité, Italie, Espagne, Roumanie, mais encore à Prague, à Varsovie, à Stockholm, en Suisse, au Canada, elle a ses fidèles et des gens pour la comprendre, la parler et l'honorer. Pourquoi, entre tous ceux-là que réunit un lien si doux et si puissant, ne point créer un contact et une occasion de rapprochement ? Pareille internationalisation semblait devoir être l'œuvre de l'Académie Française, mais puisqu'elle n'y a pas pensé, pourquoi n'y penserions-nous pas ? La Belgique est politiquement si petite que son initiative ne peut froisser personne... Nos amis de Paris ne pourront que la considérer avec bienveillance, puisqu'on devra travailler en fraternité pour la plus grande gloire de leur langue admirable ».

Je ne crois pas succomber à quelque inclination pour l'impertinence en reprenant ces propos du ministre qui établit notre académie.

Il me paraît plutôt qu'il nous faut maintenant, sans autre délai, avec les moyens qui nous conviennent, mais en nous gardant d'une excessive timidité, assumer pleinement la mission dont notre compagnie a été investie dès sa naissance.

Peut-être payerions-nous ainsi notre part légitime du tribut que doivent consentir aux destins futurs de la langue française ceux qui ont la chance de pouvoir compter sur elle.

**Discours de M. Félix LECOY
de l'Institut de France**

Il y a quelque soixante ans, exactement soixante-deux — c'était en 1905 — que paraissait le premier volume d'une œuvre qui devait se poursuivre pendant un tiers de siècle et se développer en un magnifique et proprement gigantesque monument. Ce volume, c'était le tome initial de *l'Histoire de la Langue française* de Ferdinand Brunot.

Qui était Ferdinand Brunot ? Ce n'est pas le lieu ici de tracer son portrait. L'homme d'ailleurs est encore bien connu. Voilà près de trente ans qu'il nous a quittés, mais le souvenir qu'il a laissé persiste, vivace, chez tous ceux qui l'ont approché. Quant à ceux, plus nombreux peut-être aujourd'hui, pour qui il est déjà une figure du passé, l'œuvre est là, qui maintient, si je puis dire, sa présence et qui leur offre, de celui qui l'a conçue, puis réalisée, une image vivante et véridique, image où les traits dominants sont ceux de la puissance, de la volonté, de la probité scientifique et, disons-le, de la générosité. Il faut tout de même savoir que Ferdinand Brunot était originaire des marches de l'Est de la France — il était né à Saint-Dié en 1860 — et qu'il tenait de sa famille, je dirais de sa race, si ce beau mot n'avait pas été de nos jours indignement souillé, qu'il tenait donc de sa famille, dès longtemps enracinée dans le sol vosgien, une longue tradition qui le portait vers l'effort et vers le sérieux. Cette ascendance lorraine se manifestait également par l'aspect physique de l'homme, robuste et fortement charpenté, mais aussi (et ce point n'est pas ici négligeable) par une légère intonation de la parole, entremêlée parfois, et par jeu, de mots du terroir natal. Ce dernier trait, Brunot feignait à l'occasion d'en sourire, mais toujours avec une innocente fierté et un contentement secret, que l'on me permettra de trouver légitimes. Il vaut la peine, en tout cas, de rappeler que ce savant, qui devait consacrer sa vie à l'étude de notre langue, et cela, il faut bien le dire, surtout pour les époques du passé, par le truchement et le biais des œuvres littéraires ou de la forme écrite, n'a jamais rompu entièrement le lien qui l'attachait au parler intime de sa souche, à ce parler vivant et profond qui nourrit, ou devrait nourrir, de sa sève la longue et

lente poussée de vie, le sourd travail de développement qui porte sans cesse en avant, qui enrichit, perfectionne, affine l'instrument de notre pensée et l'interprète de nos sentiments ou de nos passions.

En 1905, Ferdinand Brunot se présentait déjà riche d'un important bagage scientifique. Il avait fait paraître, dès 1891, une étude sur la *Doctrine de Malherbe d'après le « Commentaire sur Desportes »*, et ce travail, par son intelligence et la nouveauté de ses vues, avait fait considérablement avancer les connaissances que l'on pouvait avoir alors sur les conditions et modalités qui ont présidé à la formation de notre grande langue classique, pivot de toute l'évolution du français moderne. Mais il était aussi l'auteur, plus modeste peut-être, mais combien prometteur et suggestif, d'une série de chapitres qui avaient paru de 1896 à 1899 dans l'*Histoire de la Littérature française des origines à 1900*, de Petit de Julleville, chapitres consacrés à l'histoire de la langue et qui en poursuivaient, dans les grandes lignes, le développement, en parallèle avec le développement de la littérature. C'est de ces chapitres, de cette esquisse, dont la brièveté n'avait d'ailleurs pas été obtenue aux dépens de la précision ou de la rigueur, que devait sortir l'ouvrage monumental qu'il nous a laissé.

Curieux ouvrage, au reste, à première vue, et si l'on se contente de le contempler de l'extérieur. Si nous laissons de côté la numérotation des tomes, parfois quelque peu déroutante, nous nous trouvons en présence de dix-huit gros volumes, parus de 1905 à 1938. Certes, dans cet énorme ensemble, tout n'est pas entièrement sorti de la main du maître. Les deux volumes consacrés plus proprement à la période post-classique, en particulier, sont l'œuvre d'Alexis François, professeur à la Faculté de Genève, et il nous plaît de constater ici qu'une fois de plus, comme en d'autres circonstances et pour d'autres érudits, un homme de langue française, mais né en dehors des limites politiques de la France, a pu apporter sa quote-part à l'illustration de ce bien commun que peut être une langue par delà les frontières. Mais ces contributions extérieures, exceptionnelles d'ailleurs, et quelle que soit leur qualité, sont peu de chose, si on les confronte avec l'apport de Brunot. Elles ne sont là que parce que le maître d'œuvre, comme il le dit avec sa modestie et sa franchise de vrai savant, « a parfois sacrifié » sans hésiter et quand l'occasion s'en

présentait « la vanité de faire seul à l'espoir de faire mieux ». En fait, cependant, on peut dire que tout le poids de l'édifice a été supporté par les épaules de l'auteur premier.

Dix-huit volumes donc, près de dix mille pages ! On reste confondu devant ce que l'on peut appeler, je crois, sans hyperbole, l'immensité de l'effort. Comment un travail d'une telle ampleur a-t-il pu être conçu et dominé ? C'est là qu'il nous faut d'entrée de jeu noter un caractère surprenant, en apparence, de l'œuvre. Ce caractère, ce trait, c'est la disproportion de ses différentes parties.

Au moyen âge est consacré un volume ; le volume qui suit traite du XVI^e siècle ; mais pour exposer les problèmes de la langue classique, il n'a pas fallu moins de cinq tomes ; ce nombre s'élève à sept pour le XVIII^e siècle ; et il y en a quatre pour la seule période de la Révolution et de l'Empire, sans compter un cinquième qui n'a pu voir le jour. Mais, du même coup et par là même, apparaît à nos yeux la véritable nature du travail de Brunot. Son *Histoire de la Langue française* n'est pas un livre auquel aurait été imposé, dès l'abord, un plan rigide et fermé, un livre auquel auraient été fixées des limites et comme une armature préalables où seraient venus se ranger un certain nombre de faits, destinés à illustrer ou développer la conception première. Non, l'œuvre de Brunot a grandi sans cesse ; elle a été une création continue. La conception en est restée ouverte, et cette conception s'est nourrie, étendue, élargie, au fur et à mesure que se révélaient aux yeux de l'auteur les incroyables richesses de son sujet, les prolongements de ses enquêtes, les vues que pouvaient découvrir sur l'histoire culturelle d'un peuple les vicissitudes de son histoire linguistique. Ce livre n'a pas été écrit de l'extérieur, si je puis dire ; bien au contraire, il est sorti de la matière même qu'il lui fallait organiser, et il s'est, au cours du temps, modelé sur cette matière. Il y a eu, bien évidemment, au départ, un plan provisionnel et comme d'attente, qui a guidé le savant dans ses premiers pas, et nous savons que ce plan prévoyait trois volumes d'exposés ; mais les découvertes propres de ce savant ont eu tôt fait de lui montrer que la réalité des faits ne se laissait pas enfermer dans un cadre étroit, conçu à priori, et qu'il fallait faire sauter l'étau ou le carcan où cette réalité courait le risque d'être étouffée. Loin donc d'être un défaut ou une fai-

blesse, ce manque apparent de proportions entre les différentes parties de l'œuvre en est sans doute la marque la plus profonde de l'authentique. Nous sommes en quelque sorte en présence d'un grand arbre, dont la croissance, lente et irrésistible, a peu à peu étendu au loin les frondaisons magnifiques.

Il convient d'ajouter, au reste et sans tarder, que sous cette disproportion extérieure des différentes parties subsiste une remarquable unité de pensée et de doctrine. La grande idée de Brunot, c'est que la langue est le miroir fidèle et constant de l'activité des hommes qui la parlent et que, par cette activité, il faut comprendre non seulement l'activité littéraire, à laquelle seule les philologues avaient trop souvent l'habitude d'attacher leur attention, mais aussi, et surtout peut-être, l'activité technique, scientifique, politique et sociale. Il a dit quelque part, après avoir exposé les profonds changements que notre langue a subis au XVIII^e siècle : « Les idiomes n'ont qu'une vie de reflet ; aucun effort littéraire ne les renouvelle avec la même facilité et la même puissance que le développement des lexiques techniques, qui les pénètrent peu à peu et les fournissent d'expressions et d'images ». Qu'aurait-il pu ajouter, s'il lui avait été donné de poursuivre son effort plus avant, de descendre plus bas dans le cours des temps et s'il avait étudié notre époque contemporaine !

Reflet et miroir de la société et de ses activités, la langue, comme cette société, est aussi en perpétuel changement. Elle est pourtant dépositaire d'une tradition et, en tant que telle, elle offre au changement une certaine force de résistance et de stabilité. A chaque moment son état peut se définir comme un état d'équilibre entre la poussée vers l'avant et le poids de ses richesses accumulées, état d'équilibre instable d'ailleurs et sans cesse menacé, mais qui peut parfois se prolonger quelque temps, parfois aussi se trouver renversé pour ainsi dire subitement. Le XVII^e siècle est, pour nous, le début d'une ère de calme relatif ; la Révolution, au contraire, a précipité les choses et représente une sorte de coupure. Écoutons ici encore notre auteur : « La Révolution a été aussi féconde pour la langue que pour la nation même, et par ses résultats immédiats et par ses lointaines conséquences. Là, comme sur d'autres points, elle a brusqué des progrès lents, en même temps qu'elle en préparait dont elle marque le début ».

Définir à chaque instant — ou du moins pour des périodes convenablement choisies et les grandes étapes de notre évolution linguistique — définir donc cet état d'équilibre, mais aussi découvrir, décrire et évaluer les tensions internes de cet état qui en préparent le bouleversement, telle est la tâche de l'historien d'une langue. Ce faisant, cet historien fournira donc comme une image transposée de l'histoire spirituelle, dans tous les domaines, du peuple qui parle la langue, objet de son étude. En particulier, cette histoire devra réintégrer avec leur pleine valeur l'effort de tous les sujets parlants : des écrivains, des penseurs, des savants, mais aussi des sujets les plus humbles, dont les créations incessantes ne sont jamais entièrement perdues.

Cette tâche immense, ce programme ambitieux, on doit dire que Brunot l'a parfaitement rempli. Dès la leçon d'ouverture qu'il prononçait, en prenant possession de la chaire d'Histoire de la langue française qui avait été créée pour lui en 1900 à la Sorbonne, il distinguait deux types de recherches qu'il aurait à poursuivre. D'une part, il s'agissait de retracer l'évolution de l'outil d'expression que représente une langue, et il appelait cela l'histoire interne ; d'autre part, il convenait d'étudier les conditions et le milieu dans lequel la langue avait vécu, dans la mesure où ce milieu et ces conditions avaient influé sur cette langue, et il appelait cela l'histoire externe. Bien entendu, dans l'esprit de Brunot, ces deux histoires interféraient sans cesse ; même, à vrai dire, elles n'étaient en fait que les deux aspects d'une même réalité. Mais la distinction, du point de vue de la méthode, était opportune. De plus, et dans une large mesure, l'histoire interne du français était déjà à l'époque assez bien connue, au moins dans ses grandes lignes et pour de bonnes parties ; d'excellents grammairiens y avaient dès longtemps consacré de fructueux efforts. L'histoire externe, au contraire, était une vaste terre pratiquement inconnue, et, de ce fait, l'image que nous nous faisons de l'histoire de notre langue était une image incomplète, pis encore, une image mutilée.

Pourtant Brunot n'a pas négligé le côté proprement grammatical de sa tâche. Il a repris en sous-œuvre tous les travaux de ses devanciers dans ce domaine ; il les a complétés, affinés, précisés, élargis, et il a porté dans l'exposé des faits la souve-

raîne clarté de son esprit. C'était d'ailleurs, si l'on peut dire, un grammairien-né, et il ne s'offusquait pas de porter ce beau nom, aujourd'hui si décrié et que l'on cherche à remplacer par des termes plus pompeux. De la perfection de son travail, dans ce domaine, on pourrait citer de nombreux traits, ne serait-ce que la pertinence et l'élégance des exemples qu'il savait découvrir pour éclairer et illustrer sa doctrine. Mais je ne retiendrai ici qu'un point. Son *Histoire de la langue française* s'ouvre par un volume consacré au moyen âge, et c'est essentiellement, en quelque six cents pages, une grammaire historique de notre ancienne langue. Or cette période n'était pas à proprement parler la droite balle de notre auteur. Et pourtant le sens inné et profond qu'il avait de notre français, sous toutes ses formes, ont ici fait merveille. Le médiéviste que je suis n'ouvre jamais ce volume sans admiration ni sans stupéfaction. La richesse et l'exactitude de l'information, qui ont sans doute un peu souffert du temps écoulé, malgré quelques retouches, restent cependant exemplaires — mais, surtout, la matière y a été ordonnée avec le plus juste sentiment des lignes de l'évolution ; les questions et les problèmes de fond y sont placés sous leur vrai jour ; à travers le foisonnement des faits qui offusquent si souvent, au cours de cette période ignorante de la tutelle d'une norme, la forme idéale de la langue, l'auteur a distingué et reconnu l'essentiel, et son exposé reste sans doute l'un des meilleurs, dans l'ensemble, en tout cas l'un des plus pertinents, des plus vivants et des plus instructifs ou suggestifs que nous possédions pour ce domaine. Et, pour tout dire, depuis cet effort, personne à ma connaissance n'a repris ou osé reprendre le sujet dans toute son ampleur et sa complexité.

Mais c'est l'étude des périodes modernes qui a donné au génie de Brunot l'occasion de se déployer dans toute sa vigueur et toute son étendue, et qui lui a fourni le champ de sa véritable activité. Là, comme nous l'avons dit, tout, ou presque tout, était à faire, et l'énorme masse des documents à inventorier, puis à exploiter avait sans doute découragé les bonnes volontés trop timides. Brunot se mit courageusement à la tâche ; et devant lui se dressa d'abord l'imposante et noble figure de notre XVII^e siècle. C'est là qu'il fit ses premières armes, s'il est permis de placer ici une de ces expressions ou figures comme il en a tant étudié lui-même.

Non pas, bien entendu, qu'il entrât pour la première fois en contact avec le sujet, ni même que le sujet n'eût pas déjà été souvent traité. Le titre de sa thèse, que nous avons rappelé tout à l'heure, prouve immédiatement le contraire. Mais c'est là que, pour la première fois, il se trouva en présence des grands et nouveaux problèmes qu'il avait décidé d'examiner et, dans toute la mesure de son possible, de résoudre. C'est là qu'il se posa, pour la première fois, avec précision et rigueur, la question de savoir comment cette langue classique, dont la simple étude descriptive avait jusque-là été faite en quelque sorte dans l'abstrait, était, en réalité, sortie d'un certain état de la société, d'une certaine conception que cette société avait pu se faire de l'idéal linguistique, et, inversement, dans quelle mesure cette société avait réalisé cet idéal, dans quelle mesure cette langue était bien l'expression de la société qui l'avait créée et pratiquée. Pour répondre à cette question, il ne s'agissait plus de se borner à interroger quelques textes plus ou moins arbitrairement choisis parmi ceux dont la tradition littéraire a conservé le souvenir ou consacré la valeur — c'est l'ensemble de la production écrite qu'il fallait dépouiller, ou, tout au moins, un échantillonnage judicieusement composé et suffisamment étendu de cette production. Il fallait s'adresser aux grammairiens, aux auteurs de poésie, de rhétorique, retrouver, chez les auteurs les plus divers, les témoignages qu'ils ont pu fournir sur leur propre langage, celui de leurs émules ou de leurs rivaux ; il fallait faire revivre les controverses, entrer dans les salons, écouter le public, à la cour comme à la ville, à Paris comme en province, chez le pédant de collège comme chez l'homme de loi, chez le précieux ou la précieuse comme chez le burlesque, Scarron et Mascarille, Somaize et l'Académie, Vaugelas et Dassoucy, sans compter les francs-tireurs ou les récalcitrants, les Sorel, les Cyrano, les demoiselles de Gournay, et bien d'autres encore. Pour le mouvement général du lexique, il fallait inventorier les dictionnaires, relever les enrichissements progressifs, noter les ostracismes, les condamnations, les rejets, faire la part de l'obsolète et du néologisme ; puis, en une sorte de contre-épreuve, vérifier dans les textes si les véritables ouvriers de la langue s'étaient bien conformés aux décisions des théoriciens, à l'opinion des gens du monde, aux caprices de la mode. Il fallait établir enfin comment

de toutes ces tendances, de toutes ses forces opposées ou concordantes un équilibre avait fini par s'établir, un idéal par se former, un modèle par se constituer. L'énoncé d'un tel programme suffit, je pense, à en montrer l'ampleur et la difficulté. Or ce programme, pour l'essentiel, Brunot l'a réalisé. Il en est sorti les quatre volumes de son œuvre consacrés au XVII^e siècle auxquels nous faisons allusion il y a un instant, quatre volumes qui auraient suffi à établir la réputation d'un savant et à rassurer sa conscience par la satisfaction d'une tâche bien remplie.

Mais Brunot ne s'en est pas tenu là. Il a poursuivi son travail et poussé plus loin son sillon. Il est inutile, cependant, de reprendre, à propos des autres périodes de notre histoire linguistique qu'il a abordées, les réflexions que nous venons de faire. Elles seraient du même ordre. Du même ordre, mais non point identiques, ni même peut-être exactement de même nature. Il faut, en effet, souligner avec force le fait que chacune de ces périodes posait à l'auteur un problème nouveau, et suscitait de nouvelles difficultés. Si nous prenons pour exemple le passage du XVII^e au XVIII^e siècle, il est facile de voir qu'en changeant de siècle, on changeait aussi de monde. Au XVII^e siècle, de larges régions de l'activité intellectuelle ne relèvent pas encore, ou ne relèvent que pour une faible part, du domaine français. Pour l'expression de la pensée philosophique, la diffusion de la pensée scientifique ou du progrès technique, en particulier, le latin tient encore une large place. Même en ce qui concerne la littérature, le mot étant pris ici dans son sens le plus large, les sujets auxquels elle s'intéresse sont relativement bornés, ou étroits, ou limités dans leur étendue, sinon dans leur profondeur. Notre langue classique est devenue un outil admirable de précision et de distinction, mais ce n'est pas encore, il faut le reconnaître, un outil universel. Avec le XVIII^e siècle, par contre, les curiosités du public vont s'élargir et embrasser peu à peu l'ensemble de l'activité humaine. Écoutons ici encore et une fois de plus notre auteur, dans la préface de son tome VI : « Sans renoncer aux élégances qui étaient devenues en toutes choses un besoin, les fils et les filles de ceux qui n'avaient été que des mondains, se sont aperçus que le monde, le vrai, vit de réalités. Ils se sont penchés vers la terre et l'humanité qui peine sur elle ». Du même coup les curiosités, mais aussi les tâches de l'historien devaient, elles aussi,

s'élargir et s'attaquer à des problèmes immenses. D'où les chapitres, si suggestifs, si pleins de choses en même temps que de mots, que l'on trouve maintenant dans les nouveaux volumes, et qui sont consacrés à la constitution de la langue des sciences, des beaux-arts, de la philosophie, de l'agriculture, du commerce, de la finance, et j'en passe. Et que dire des problèmes soulevés par la diffusion du français, en France même et tout d'abord, en Europe ensuite au cours de ce même XVIII^e siècle, ou encore par la tourmente qui devait marquer la fin de cette longue période de progrès calmes et continus, et secouer jusque dans ses fondements les plus intimes l'édifice patiemment élevé ?

Mais il est temps de conclure. Le peu que j'ai pu dire de l'œuvre montre, je crois, que l'*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot est un très grand livre. C'est, tout d'abord, un très grand livre d'érudition, de cela personne ne doute. Mais c'est aussi un très grand livre, tout simplement. D'abord par l'importance et la noblesse de son objet. Quel objet plus digne, en effet, de retenir l'attention du savant et de mériter ses soins que sa propre langue ? Par elle et à travers elle, il aborde tous les aspects de la vie de son peuple, il touche à l'infinie variété des créations de ce peuple, il en suit pas à pas le développement intellectuel et moral, et, s'il a la chance d'obtenir quelque audience, il fournit à ceux qui consentent à le suivre dans son travail et son enquête, la clé d'innombrables trésors ; il leur en donne, en tout cas, les moyens d'en tirer une jouissance plus intime et plus vraie. Par là il contribue à donner à ce peuple une conscience plus éclairée de sa communauté profonde ; par là il fait vraiment œuvre nationale, au meilleur sens du mot, puisqu'aussi bien, si son livre passe les frontières, ce qu'il s'efforce de répandre et de donner à tous, c'est, avant toute chose, la connaissance et la compréhension. Mais il faut ajouter aussi qu'une telle tâche ne pouvait être menée à bien sans probité, sans enthousiasme et sans générosité. De ces qualités, Ferdinand Brunot ne manquait pas, et elles transparaissent à chaque page de son œuvre. Ce sont elles qui l'ont soutenu tout au long de son dur labeur ; mais ce sont elles aussi qui donnent à ce livre cette chaleur de l'exposé qui en rend la lecture si facile et si prenante, et qui font de ce monument de science et d'érudition un livre digne de figurer dans la bibliothèque de tout honnête homme.

**Discours de M. André CHAMSON
de l'Académie française**

Quelle disgrâce, Messieurs, que d'être contraint par nos traditions académiques, les vôtres comme les nôtres, de venir vers vous avec un discours écrit dans la poche ! J'aurai de la peine à me consoler de n'avoir pas couru, au cours de notre rencontre, les chances et les dangers d'une allocution improvisée. J'entends bien que ces dangers sont toujours loin d'être négligeables et que les chances sur lesquelles j'aurais eu la faiblesse de compter étaient peut-être illusoire, ce qui m'incline à vous lire le discours que j'ai préparé sans rêver plus longtemps d'une intervention plus conforme aux lois de la véritable éloquence ou, du moins, à ma pente naturelle.

Du reste, vous m'avez laissé toute liberté, dans le vaste cadre du thème qui nous rassemble et, de cette liberté, je vais essayer de faire un bon et loyal usage, même la plume à la main, en allant droit au cœur du sujet le plus difficile et même le plus propre à donner le branle aux passions. Si vous m'avez appelé parmi vous, si vous avez fait appel à moi plutôt qu'à tel ou tel autre de mes confrères, ce n'est pas en ignorant que, sur les problèmes qui touchent à l'usage de notre langue, ma position n'est pas tout à fait semblable à celle de la plupart des autres écrivains français. Vous êtes très renseignés, au contraire, et vous savez que ce qui fait la singularité de ma position, et ce qui peut donner une particulière valeur à mon témoignage, c'est que je suis véritablement bilingue.

Expliquons-nous. Je dis : « Véritablement bilingue » pour bien marquer qu'il en va de ceux qui usent de deux langues comme des jumeaux. Il y en a de vrais et il y en a de faux. Il y a des gens qui sont véritablement bilingues, alors que d'autres qui savent parler deux langues ne sont pas bilingues pour cela, au sens, du moins, que je veux donner à ce mot pour faciliter ma recherche.

Pour moi, être véritablement bilingue, c'est avoir l'usage, à égalité, de deux parlars maternels. Dans mon cas, c'est pouvoir me servir, indifféremment, de deux parlars maternels de France, comme on disait au XVI^e siècle, et non pas de pouvoir parler,

avec le français, une langue étrangère, apprise après lui, en dehors de lui, et qui ne me serait pas maternelle. Je peux parler et écrire en français ; je peux parler et écrire en langue d'oc. Cette disposition particulière me permet de considérer tous les grands problèmes du langage d'une façon, elle aussi, très particulière. Même quand ils menacent de donner naissance à des drames, même, et surtout, quand ils se détachent de la volonté de communion pour s'intégrer à la volonté de puissance et deviennent un élément de la sociologie et de la politique, ces problèmes restent pour moi comme un dialogue intérieur, un débat qui se poursuit au plus profond de ma conscience, où je suis à la fois de l'une et de l'autre partie, et c'est à ce dialogue, à ce débat, à cette controverse, que je voudrais vous faire assister.

Je veux tout d'abord tenter de résumer en quelques mots comment peut se poser, dramatiquement, à chacun de nous, le problème du langage. Le drame est évidemment dans le choix, quand ce choix devient nécessaire, et qu'il porte sur deux langues, en les opposant l'une à l'autre et qu'il devient, comme je viens de le dire, un élément des oppositions politiques. Mais ce drame n'est jamais que l'exaspération paroxystique de notre rapport fondamental avec le langage. Quand nous faisons usage de la parole pour nous adresser aux autres hommes, nous sommes partagés entre deux désirs contradictoires. Nous voudrions à la fois que le langage dont nous nous servons soit universel tout en étant, cependant, réservé à une famille étroite dont il serait le secret le plus précieux. Cette contradiction domine tous nos rapports avec le langage : parler, ou écrire, c'est vouloir être compris par tous les hommes, mais c'est aussi, quelquefois, ne vouloir être compris que de quelques-uns, dans l'espoir de les toucher avec une intensité plus grande, c'est la langue initiatique, le « trobar clus », le message réservé aux « happy few ». Je voudrais que vous gardiez présente à votre mémoire cette étrange contradiction. Dans la vie du langage, elle est comme la pulsation de cette vie, la diastole et la systole de tous nos désirs de communication avec les autres créatures humaines.

Laissez-moi vous raconter maintenant mon expérience personnelle. Je suis bilingue, vous ai-je dit, et j'ai même ajouté que j'avais deux langues maternelles. Exactement, j'ai d'abord

parlé le français. Ce fut, pour moi, la langue de la famille et, plus tard, celle de l'école. J'ai parlé la langue d'oc avec un léger décalage, mais dans des conditions si particulières que je peux dire qu'elle aussi fut, pour moi, une langue maternelle. Je l'ai sue sans avoir jamais besoin de l'apprendre. Je ne l'ai reçue ni de mon père, ni de ma mère, ni des maîtres de mon école, et ma grand-mère, après s'être refusée longtemps à la parler avec moi, s'en est servi, pendant les dernières années de sa vie, et lui a donné la dignité que confèrent aux choses humaines les approches de la mort. Mais ce qui m'a fait aimer cette langue, ce qui m'a lié à elle et lui a donné à mes yeux comme un caractère sacré, c'est que je l'ai reçue des hommes au travail, du vigneron en train de soigner sa vigne, du jardinier en train de bêcher son jardin, du mineur quand il revenait de la mine. J'ai raconté bien des fois comment un de nos voisins, le vieux Finiels qui travaillait à mi-fruit la petite propriété de ma grand-mère, est devenu mon instituteur et m'a transmis cette langue qu'on n'apprenait pas à l'école. C'est en langue d'oc, dans le dialecte de nos montagnes, proche du provençal mais un peu plus rude que lui, que ce vieux Finiels m'a révélé quelques-unes des choses fondamentales de notre existence terrestre, je veux dire la guerre et la paix, les grands malheurs et les grands travaux. Dans sa jeunesse, il avait travaillé à la construction de la route qui traverse nos montagnes et, jeune mobile en vareuse bleue, il s'était battu, en 71, contre ceux qu'on appelait alors les Prussiens. C'est lui qui a inspiré un de mes premiers livres écrit il y a quarante ans et que les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui lisent encore dans « le Livre de poche », et j'aurais pu signer ces *Hommes de la route* de mon nom accolé au sien. C'est lui aussi qui, plus sûrement que tous les professeurs d'histoire, m'a fait vivre l'Année Terrible et les désastres qui nous avaient séparés de l'Alsace et de la Lorraine.

J'ai passé toute mon enfance dans cette étrange superposition de deux langues qui s'imposaient à moi l'une et l'autre comme deux langues maternelles. Vers ma dixième ou vers ma douzième année, avec mes camarades de classe et de jeux, j'en ai même parlé une troisième, faite de la contamination de l'une par l'autre, une sorte de sabir comme en parlent les matelots dans

les ports où voisinent toutes les langues. Au temps d'été, quand nous allions nous baigner dans la rivière nous disions que nous « allons nader au grand gourg », et nous nous jetions des défis « pour cabusser la pansière ». « Moun darnier cabus et je m'habille ! » était la formule bilingue, pleine de sous-entendus magiques, que nous lançions en plongeant, du haut des rochers, dans les gouffres de nos rivières. Cette tentative avortée de création d'une langue était conforme aux grandes pesanteurs du langage. Tout groupe humain inventerait volontiers un idiome ou un jargon réservé à son usage.

Mais, plus encore que par ce mélange des mots ou cette contamination du vocabulaire, notre façon de parler était essentiellement marquée par l'accent. Nous avons tous, et j'ai eu, personnellement, pendant toute mon existence, et j'ai encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle d'usage, ce qu'on appelle « l'accent du Midi » quand je m'exprime en français. Je ne crois pas, en revanche, avoir « l'accent pointu » quand je parle la langue d'oc.

Cette particularité, — je dirais même « ce signe », — m'a beaucoup frappé, comme elle ne peut manquer de le faire pour tous ceux qui en sont marqués, que leur accent soit celui du Midi, ce qui fait déjà dix ou douze sortes d'accents, ou qu'il soit celui de n'importe quelle autre province ou de n'importe quel autre pays. Je me suis laissé aller à penser, dans mon extrême jeunesse, que la gorge des gens de chez moi était faite pour parler la langue d'oc, par une sorte de prédestination fonctionnelle, j'ai même pu vraiment croire, un moment, à cette théorie romantique. A présent, j'en vois la fragilité, car j'ai entendu des dirigeants de tel État noir de l'Afrique tropicale, dont la conformation n'avait rien à voir avec celle des gens de Provence ou de Languedoc, me dire, avec des accents du Midi inimaginables, je veux dire plus que parfaits : « Je suis un ancien de la Faculté d'Aix... » ou « je suis un ancien de la Faculté de Toulouse ». J'ai même trouvé un îlot d'accent montpelliérain, de l'autre côté du Canada, sur la façade du Pacifique, dans une grande ville universitaire où, pour échapper à l'accent des gens du Québec, on avait importé toute une harka de Montpelliéraines aux indestructibles inflexions. Il est clair que tous nos accents ne tiennent pas à des particularités de nos gorges, et qu'ils sont des phénomènes de contagion. N'importe qui peut les attraper comme

la grippe. Mais, en revanche, il est clair que ce qui préside à leur formation, à leur élaboration, à leur mise au point, pourrait-on dire, c'est tout un héritage du passé.

Ainsi donc, cet accent, mon accent, qu'un vain peuple appelle accent du Midi, et qui devient plus sensible dans les grandes émotions et dans la colère, me signifie simplement la double maternité dont je suis issu, ou bien, pour que mon image soit plus cohérente, je dirai qu'elle me fait même sentir la complémentarité des deux branches de ma famille.

Est-ce une situation exceptionnelle, une particularité monstrueuse ? Loin de là. Nous sommes nombreux, dans le domaine français, à nous souvenir de ces deux branches de notre famille. Pour en apporter la preuve, je ne veux pas me retourner vers d'autres méridionaux ou d'autres périphériques, et vous me permettrez d'évoquer ici la révélation que nous a fait Lamartine dans son 40^{me} entretien, celui dans lequel il a révélé au monde la *Mireille* de Mistral.

Laissez-moi vous en rappeler les circonstances. Le jeune Mistral était venu voir le glorieux Lamartine et lui avait lu des passages de *Mireille* « dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle, tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane... » Écoutez bien, maintenant, ce qu'ajoute Lamartine. « Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible ». Que voilà de quoi faire rêver, et Dieu sait si j'ai pu rêver sur cette phrase !

Ainsi donc, de son propre aveu, jusqu'à sa onzième année, Lamartine aurait parlé une autre langue que le français ! Mais quelle langue ? Des patois latins, nous dit-il. Quels patois ? En ces toutes dernières années du XVIII^e siècle, on pouvait parler encore dans les monts du Mâconnais un dialecte franco-provençal, et c'est ce parler dont pouvait se servir l'enfant Lamartine. Je le veux bien, mais voilà qui bouleverse toutes les idées que nous nous faisons sur la formation des grands écrivains de langue française. Il faudrait faire, un jour, le dénombrement systématique de tous ceux qui furent bilingues et qui n'auraient pas été ce qu'ils sont sans ce bilinguisme.

En ce qui me concerne, à l'âge où Lamartine nous assure qu'il ne parlait encore que des « patois latins », je voyais reculer le sabir intermédiaire entre le français et la langue d'oc, et ces deux langues d'usage, ces deux outils quotidiens, devenaient alors pour moi deux langues littéraires, capables d'exprimer l'une et l'autre tout ce qu'un homme peut avoir à dire à ses semblables.

Écrivain français, ai-je besoin d'expliquer aux écrivains français que vous êtes ce que fut pour moi cette découverte de la littérature française, ce grand voyage à travers les siècles, cet enchantement renouvelé ? Chacun de vous le sait aussi bien que moi. Vous avez tous parcouru cette voie royale qui, pour la plupart d'entre nous, commence à l'école, se ramifie dans les amitiés de jeunesse, traverse le domaine de l'université et se poursuit à travers toute notre existence.

C'est tout autrement que, vers ma seizième année, me fut révélée tout d'un coup la littérature provençale. Pendant longtemps, l'autre langue maternelle, celle que je parlais avec les paysans et les hommes de la route, ne fut pour moi que la langue des échanges quotidiens, le langage des champs, des torrents et de la montagne. Il ne lui fallut que quelques instants pour devenir subitement autre chose...

Je venais tout juste d'avoir seize ans, c'était en 1916 puisque je suis un enfant du siècle. Au cœur d'un monde bouleversé, dans la tristesse sans nom des années maudites, il fallait bien que, jeunes garçons, nous fissions, nous aussi, notre découverte de la vie, avec ses horreurs et ses beautés. J'étais alors élève de seconde au lycée d'Alès, sombre ville minière de mes montagnes où, quelques années avant ma venue au monde, Alphonse Daudet avait été le « Petit Chose ». La guerre avait désorganisé la vie de notre lycée et cette désorganisation n'allait pas sans romanesque. Seul élève de grec de la classe de seconde, j'avais pour moi tout seul comme professeur un maître éminent replié dans nos montagnes de l'Université de Louvain. J'avais aussi, mais avec plusieurs condisciples, comme professeur de mathématiques, une jeune fille, à peine un peu plus âgée que nous, hirondelle d'un printemps qui devait mettre encore pas mal de temps à fleurir. Toujours est-il qu'en tout bien tout honneur, je n'ai jamais été plus appliqué aux mathématiques, tant et si bien que, pour me

récompenser de ces efforts contraires à ma nature profonde, mon jeune professeur m'amena, un dimanche de juillet, tout juste avant les grandes vacances, visiter la ville d'Arles, proche de nos montagnes, mais comme étalée dans un autre monde. Je découvris le théâtre, l'amphithéâtre, les tombeaux des Aliscamps et les marbres du musée lapidaire, puis, tout en fin de journée, le musée Arlaten, fondé par Mistral avec le trésor de son Prix Nobel et où je suis, aujourd'hui, son successeur ou son héritier. Au musée Arlaten, celle dont le devoir était de me révéler les mystères de l'algèbre m'acheta un exemplaire de *Mireille*. Dans le train qui nous ramenait en Alès, j'ouvris le livre... Oh, miracle ! Le monde de 1916 avait disparu d'un seul coup. Il n'y avait plus devant moi qu'une jeune fille de quinze ans, la merveille, la Mireille, celle qui, maintenant, à l'autre bout de la vie, est toujours présente à mon foyer, avec ses quinze ans éternels.

Voici comment s'était passé le miracle. Après quelques tâtonnements, un minimum de temps pour m'accommoder à la graphie, pour accorder les bruits perçus par mon œil et les images captées par mes oreilles, la grande symphonie avait enlevé mon esprit.

“ Canto uno chato de Prouvenço
 Dins lis amour de sa jouvenço
 A través de la Crau, vers la mar, dins li bla,
 Humble escoulan doù gran Oumèro
 Ieu vole la segui, coumo ero,
 Ren qu'uno chato de la terro...
 En foro de la Crau se n'es gaire parla...

Je venais d'ajouter à la littérature française une autre grande littérature... Et quelle littérature ! J'allais en parcourir la voie royale, en partant du plus lointain Moyen Age, du temps où les troubadours enseignaient la poésie à toute l'Europe, jusqu'à l'extraordinaire renaissance du siècle dernier.

Excusez-moi de forcer ici un peu l'allure, pour aller droit à ce que je vous proposerai comme conclusion. Envoûté par cette littérature provençale, comme je l'avais été par la littérature française, comme je le suis encore par l'une et par l'autre, je n'ai pas eu la chance de connaître les grands primadiers du Félibrige, et pas même Mistral qui mourut quelques mois avant ma ren-

contre avec *Mireille*. J'ai connu pourtant, à cheval, dans le désert de Camargue, au milieu des manades de taureaux, le marquis de Baroncelli et Joseph d'Arbaud. Mais mon interlocuteur, mon conseiller, celui qui m'a mis sur le droit chemin s'appelait Batiste Bonnet. Illustre un moment, à la fin de l'autre siècle, il achevait sa vie, presque oublié dans un petit appartement, proche de l'avenue Feuchère, à Nîmes, en attendant d'avoir son monument dans cette ville et la plus belle place de Bellegarde, le village où il était né.

En ce temps-là, je faisais mes études à l'École des Chartes et j'avais lu les œuvres de ce Batiste Bonnet. J'avais surtout lu *Vie d'Enfant*, « *Vido d'Enfant* », merveilleux récit, un des chefs-d'œuvre de la prose provençale. Ce livre avait été traduit en français par Alphonse Daudet. Il avait eu un énorme succès et il avait même été question, pendant quelque temps, au Ministère de l'Instruction publique, de le distribuer à tous les élèves des écoles de France.

A chaque temps de vacances, à Noël, à Pâques, ou pour les mois de l'été, quand je revenais dans le Midi, j'allais faire une visite au vieil écrivain. Je montais son escalier en courant. Je frappais. « Quau pico ? — Es ieu. — Quau es ? — Andrieu Chamson. — Dintre, moun bèu. » Merveilleux souvenirs de ces rencontres du jeune homme avec le vieillard ! Il me parlait de Mistral, d'Aubanel, de Mallarmé qui avait été l'ami des félibres, d'Alphonse Daudet qu'il appelait son « bayle », son patron, son maître. Naturellement, avec lui, c'est toujours en provençal que je parlais et j'avais toujours à lui lire quelque poème dans la langue de Mireille.

— Tu sais mieux notre langue que mon bayle, me disait-il. Mais tu es allé aux grandes écoles et c'est en français que tu nous diras ce qu'il te faut dire... Seulement, écoute-moi, quand tu n'écritas plus qu'en français, même si tu as du succès, dans leur ville, pendant toute ta vie il faudra que tu continues à faire quelques vers dans notre langue... C'est ce que mon bayle a fait... et, pourtant, lui, il avait besoin du dictionnaire. En tout cas, il faut que tu saches que si jamais tu fais quelque chose, dans ta vie, c'est à tes montagnes que tu le devras. »

Alors j'ai connu les débats de conscience de l'enfant partagé entre les deux branches de sa famille. Je ne voulais en trahir

aucune, ni la riche, ni la pauvre. Mais il était clair, cependant, que le vieil écrivain provençal avait eu raison. C'est en français qu'il fallait tenter de faire une œuvre, C'est en français que je l'ai faite. Je cédaï ainsi à cette impulsion profonde qui veut que le langage dont nous nous servons tende vers l'universalité et soit accessible au plus grand nombre d'hommes possible.

Je ne veux pas invoquer ici le sens de l'histoire. Il est trop sujet à controverse et, dans une discussion, chacun lui fait dire ce qui lui plaît. Mais, sans aller jusqu'à faire appel au sens de l'histoire, il n'est que trop évident que, dans le monde moderne tel qu'il est, au degré d'évolution qui est le sien, seules quelques langues dont la liste est facile à déterminer ont une valeur véhiculaire, ou comme un potentiel d'universalité. A coup sûr, le français est une de ces langues. A coup sûr aussi, en tant que langue, quel que soit l'amour que je lui porte, quels que soient les chefs-d'œuvre auxquels elle a pu donner naissance ou qu'elle créera demain, la langue provençale n'est pas dans cette position d'universalité, pas plus que le basque, pas plus que le breton, pas plus que beaucoup d'autres langues, dont la beauté et le caractère vénérable ne sont pas en question. Mais le jugement que je porte ici n'est pas un jugement de valeur. C'est la constatation d'un état de fait.

Il existe ainsi sur toute la périphérie du domaine de la langue française des communautés dont la vocation est d'être bilingues, je veux dire dont la vocation est de parler, en même temps qu'elles parlent le français, une autre langue, latine ou non, dont l'aire d'expansion est infiniment plus réduite. Ces communautés me semblent avoir une grande chance, car le fait d'être voué au bilinguisme est un merveilleux avantage. C'est, en effet, réaliser de la façon la plus parfaite et la plus naturelle le double désir inconscient qui préside à tous nos rapports avec le langage. C'est pouvoir passer de l'universel au particulier, du plus évident au plus secret.

Il y a dans ce que j'appellerais volontiers le bilinguisme de destin quelque chose de semblable à la vision binoculaire qui nous permet de voir le monde avec son relief et ses profondeurs. C'est pour cela que le bilinguisme est un des éléments essentiels de ce que nous avons appelé l'humanisme. Être bilingue, même

pour un paysan, même pour un marin pêcheur, même pour le plus simple des hommes, c'est participer à un véritable humanisme populaire.

Cette prise de position en faveur du bilinguisme soulève de graves questions. Je vais me les poser à moi-même et je vais tenter d'y répondre. On me dira tout d'abord : « puisque vous souhaitez que les Français nés dans les pays de langue d'oc soient bilingues et qu'ils parlent, par exemple, le français et le provençal, voulez-vous donc que cette langue soit enseignée à l'école ? » Je répondrai que les différents dialectes de la langue d'oc, que ce soient le provençal, le languedocien, le gascon ou le béarnais, se sont maintenus depuis sept siècles et que l'on estime encore à sept ou huit millions ceux qui sont capables de les comprendre et de les parler. Je souhaite que soit maintenu cet état de choses sept fois séculaire qui, en dehors de tout caractère officiel, a permis à la littérature méridionale de donner de grands poètes et de grandes œuvres. Je ne répugnerais pas à voir la langue d'oc enseignée comme un latin vivant non seulement à l'université mais au lycée et à l'école primaire, dans les régions où elle est toujours parlée.

C'est ici que nous risquons d'être entraînés hors de toute raison par une fausse logique. Ne faudrait-il pas, va-t-on sans doute me demander, enseigner aux Français du Nord un de ces dialectes du Midi pour établir une réciprocité à l'intérieur de notre nation ? Rien de plus faux, rien de plus fou. Le provençal ne sera jamais une langue maternelle pour ceux qui sont nés dans les anciens pays de la langue d'oïl. En dehors du français, pas un seul des anciens parlers maternels de France ne porte plus en lui une vocation universelle. Ils sont aujourd'hui comme des parlers de famille, et les gens de langue d'oc le savent si bien qu'ils parlent entre eux leur langue comme on échange un secret. Beaucoup de Français du Nord diront qu'on ne parle plus provençal en Provence, parce qu'on ne le parle pas devant eux, par courtoisie, je dirai même par raffinement.

Voilà, Messieurs, ce que l'écrivain que je suis avait envie de vous dire. Aurai-je réussi à ne satisfaire personne ? La chose n'est pas impossible. Les uns peuvent me trouver trop fidèle à la langue, à la culture, aux traditions, à la civilisation, oserai-je

même dire, de ma famille la plus étroite. D'autres affirmeront, au contraire, qu'en faisant mon œuvre dans la langue de Montaigne, de Vauvenargues, d'Alphonse Daudet et de Paul Valéry, j'ai rompu avec cette civilisation et que je me suis détaché de ma souche originelle.

Quant à moi, j'ai conscience d'avoir fait ce que j'ai pu pour les deux branches de ma famille, la méditerranéenne et la française. Je suis sûr, en tout cas, d'avoir maintenu, dans ma vie et dans mon œuvre, un des éléments essentiels du groupe de civilisations qui s'est organisé autour de la langue française, à la mesure du monde. Cet élément essentiel, c'est la bipolarité de chacune de ces civilisations. Elles tendent toutes vers l'universel en sauvegardant leurs caractères particuliers. Leur universalité a pour moyen d'action cette langue française qui sert aujourd'hui de trait d'union entre trois peuples d'Europe, une grande communauté humaine d'Amérique et toute une constellation de jeunes États africains. Je crois profondément que ce groupe de civilisations est peut-être le seul à pouvoir résister victorieusement à l'uniformisation du monde dont nous menace la civilisation technicienne. Quel plus haut service pourrait-on demander à une langue ?

**Discours de M. Pierre Wigny,
ministre de la Culture française**

Nous voici réunis, cet après-midi, autour d'une personne très ancienne et très jeune ensemble : la langue française dont l'origine se perd dans la nuit des temps (les langues sont comme les fleuves : on ne connaît pas leur source) et qui cependant reste jeune, puisque nous la voyons se transformer tous les jours.

Charles Bruneau déclare que notre langue est née le jour où le premier marchand romain — bientôt suivi d'un soldat — mit le pied sur le sol de Gaule. Je ne sais s'il faut le suivre si loin. Disons plutôt qu'elle va naître quand, voici quatorze siècles, un poète latin, Venance Fortunat, quitte son pays, franchit les Alpes, arrive en Ile-de-France, chante et enchante à ce point qu'aujourd'hui encore nous chantons ses hymnes en ayant oublié le nom de l'auteur.

Mais il ne suffit pas de chanter. Pour vivre, il faut administrer des populations indigènes et commercer avec elles. Ainsi commence un sabir que nous connaissons bien et que par un audacieux anachronisme je qualifierai de petit-nègre ou de *basic english*. Tels sont les humbles débuts de la langue française. Pendant mille ans, elle va poursuivre une existence illégale. C'est une adolescente dont les beaux esprits ne veulent pas reconnaître la paternité et dont ils ne savent pas découvrir les grâces naissantes. C'est l'Ordonnance de Villers-Cotterêts qui en 1539 prescrit l'emploi exclusif du français dans toutes les pièces judiciaires du royaume et en fait la langue littéraire et nationale d'un pays désormais unifié au point de vue politique. Dix ans après, Joachim du Bellay dit encore de notre langue : « elle commence à fleurir sans fructifier ou plutôt comme une plante évergette qui n'a point encore fleuri ».

Mais sitôt après, quel destin ! Elle est devenue langue royale qui désormais sera l'expression non seulement des volontés officielles, mais aussi des pensées nobles et savantes, des grands destins.

Deux siècles se passent avant d'aboutir à la seconde étape. Nourri par les efforts intellectuels de tout un peuple, le français

est devenu la langue de Rivarol. Du Bellay disait qu'elle n'avait pas encore fleuri ; elle est devenue pareille à l'arbre Yggdrasil de la légende, qui tient dans les griffes de ses racines la terre entière. Toute la société polie du monde civilisé s'évertue à la parler et à l'écrire non seulement avec perfection, mais encore avec élégance.

Moins de deux siècles s'ajoutent à cette évolution et nous voilà arrivés à l'époque contemporaine où s'ouvre sous nos yeux une nouvelle étape pour la langue française. Cela mérite quelques réflexions. Il est intéressant de faire l'historien ; il est stimulant de jouer au prophète ; il est plus viril de prendre nos responsabilités dans le moment présent qui seul nous appartient.

Rivarol fondait la supériorité de la langue française sur deux qualités qu'elle possédait par excellence : l'universalité et la clarté. Il est troublant de constater qu'aujourd'hui le français n'est plus universel et n'a pas toujours cette clarté. Quelle est la raison de cette évolution et que devons-nous faire pour surmonter la difficulté ?

En ce qui concerne l'universalité, les causes sont apparentes. Au XVIII^e siècle, Versailles était la Cour du Roi-Soleil ; les petites villes princières d'Allemagne ou d'Italie, les cours du Nord ou de l'Est trouvaient leur gloire à réverbérer de la façon la plus éclatante d'aussi prestigieux rayons. Depuis lors, des peuples dispersés se sont groupés pour former de grandes nations ; des territoires alors mal explorés ont servi d'assiette territoriale à des puissances encore plus grandes. Nous n'avons subi ni une diminution ni une déchéance ; ce sont les autres qui ont grandi et se sont à leur tour affirmés. D'ailleurs, ce qu'avec un goût très sûr un auteur illustre a appelé la francité par préférence à la cacophonie de la francophonie, a aussi ajouté à son territoire culturel de nobles acquêts. Le français est une des trois langues qui sont devenues mondiales. En Amérique, en Asie et surtout en Afrique, il a conquis des territoires pour la civilisation dont il est l'interprète. Avec d'autres nous avons partagé notre patrimoine spirituel ; il n'est qu'équitable d'ajouter immédiatement que ces nouveaux membres de la famille travaillent et contribueront toujours davantage à augmenter le commun héritage.

Notons en passant la chance que représente pour le français une communauté européenne vivante. Dans ce cadre plus large

et cependant circonscrit il retrouve une puissance d'attraction qu'il n'a plus dans le monde entier. Trois membres de la Communauté ont le français parmi leurs langues nationales ; les trois autres ont des langues qui n'ont pas essaimé. J'ai constaté d'expérience combien, dans le cadre communautaire, le doux parler de France garde toute sa séduction.

Le facteur politique influe ainsi fortement sur l'extension d'une langue. Mais il n'est pas le seul. Une langue communique les richesses créées par ceux qui la pratiquent. Il est d'autant plus nécessaire et agréable de la connaître que ces richesses sont intéressantes et ont une valeur universelle. Si sa littérature est belle dans sa forme et répand quant au fond des idées originales et généreuses, elle trouvera partout des lecteurs. Mais il ne faut pas limiter l'honneur de cet attrait aux hommes de lettres, qu'ils écrivent en vers ou en prose. Une langue est forte par ses savants dans toutes les disciplines. Son rayonnement totalise le prestige de ses intellectuels.

Ainsi se pose le grave problème de l'enseignement et de la recherche scientifique que je n'ai pas à résoudre ni même à examiner dans le cadre de cette communication. Je me bornerai à constater qu'un certain malthusianisme dans l'enseignement supérieur, qu'un individualisme dans la recherche — périmé à cette époque de travail en équipe, — qu'un cloisonnement des nations européennes ne leur sont pas favorables.

L'autre qualité est la clarté. Elle était essentielle au siècle des lumières ; elle se voile à une époque qui s'intéresse particulièrement aux « profondeurs ». L'humanisme traditionnel que le français véhiculait était à la fois réaliste et optimiste. Il avait confiance dans l'homme dont l'intelligence reflétait fidèlement la réalité et soumettait celle-ci à ses raisonnements. Condillac n'a-t-il pas écrit : « l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite ? » Cette métaphysique n'est plus aujourd'hui à la mode. On s'acharne à ébranler cet harmonieux édifice de relations qui était en partie artificiel. On cherche l'hiatus entre le fait objectif et la sensation, la sensation et la pensée brute, la pensée brute et la réflexion, la réflexion et le langage, le langage et l'écriture, l'écriture et le style travaillé. C'est l'effort général de l'historien comme du critique, de l'artiste comme du psychologue, du

romancier comme du poète de tout désosser, si j'ose m'exprimer ainsi. On tamise les clartés trop crues, parce qu'elles seraient artificielles. Je crois, moi aussi, aux profondeurs. Mais la question est de savoir si dans un arbre les racines qui fournissent le suc sont seules importantes, ou s'il faut aussi tenir compte du beau feuillage qui capte la puissance du soleil.

D'autres phénomènes viennent ajouter à la confusion. Un des plus importants est la contagion des idiomes. Les idées voyagent et avec elles les mots qui viennent inharmonieusement s'enchâsser dans notre langage. Ainsi avons-nous notamment le *franglais* dénoncé dans un célèbre pamphlet.

Encore faut-il montrer le remède à la maladie. Pour ma part, j'en connais plusieurs.

Le premier résulte d'une remarque qui a déjà été faite. Si nous créons plus de produits nouveaux, plus d'habitudes inédites, nous imposerons davantage des mots français à l'usage international ; tel est le privilège du découvreur. Adam a dénommé tous les êtres du Paradis terrestre ; les explorateurs ont baptisé les terres jusqu'alors inconnues ; les inventeurs donnent un nom à leurs découvertes. Et ce phénomène s'étend des choses de la technique aux habitudes sociales. Il n'est pas étonnant que l'on soit tenté de dire *self-service*, *weekend*, *baby-sitting*, *brain-trust*, parce que c'est aux États-Unis que ces formes sociales nouvelles sont nées.

Lorsque le premier nom désigne une invention étrangère et tend à se généraliser, il faut chercher à lui trouver un équivalent français. Autrefois cela se faisait tout naturellement, parce que nous étions fiers de notre langue et que nous ignorions superbement les étrangères. C'est tout innocemment que l'on prononçait *boulingrin* et *Monsieur de Bouquiquant*. Aujourd'hui, une naturalisation doit être plus délibérée. Je sais que des institutions s'en préoccupent, mais je leur reproche un peu trop de conservatisme. Avec déférence mais fermeté j'exprime deux vœux. Il faut renoncer d'abord à trop puiser dans l'ancien langage. On appauvrit une langue en lui refusant les nuances qu'exigent des emplois nouveaux. Sans doute plusieurs voitures garées ensemble peuvent faire penser au parc à bestiaux, mais le parking nous pose des problèmes et suscite des émotions auxquelles nos classiques

ancêtres ne pensaient pas. Visionner un film n'est pas la même chose que le voir. Mon deuxième souhait est que, pour choisir scientifiquement un vocable nouveau, on fasse preuve de moins de science et de plus de verve populaire. Sans doute, comme le dit Montaigne, « le maniement et emploi des beaux esprits donne prix à la langue... » Mais, comme ses contemporains, il trouvait utile d'écouter le langage des Halles. Mis à part les mots techniques, c'est le peuple qui sent et qui pense, par conséquent qui crie et qui chante. Nous aimons les noms composés qui satisfont l'esprit ; ne vaut-il pas mieux trouver des vocables qui plaisent à l'oreille et sont drus dans la bouche ? C'est la différence entre *aéroplane* et *avion*. Nous n'avons, après quarante ans, que des périphrases comme équivalent de *camera*, *movie*, *talkie* : et qui traduira *talkie-walkie* ? Si l'on s'obstine aujourd'hui à dire *avion à réaction*, vous n'empêcherez pas le public de prononcer *jet*.

L'Académie doit défendre la langue et elle la défend en la fixant. Elle empêche qu'on la malmène, qu'elle passe d'incertitudes en imprécisions.

Faut-il cependant rappeler que nulle langue vivante ne se fige ? Je sais qu'en vous disant ceci je ne vous apprends rien et je sais que vos deux Académies — puisque celle du Quai Conti veut bien aujourd'hui joindre sa voix à celle du Palais du Prince d'Orange — je sais, dis-je, que vos deux institutions comptent parmi leurs membres non seulement des représentants de ce que Sainte-Beuve nomme la douce famille des esprits conservateurs, mais aussi des explorateurs et des inventeurs.

On me permettra d'ajouter quelques considérations qui sont propres à la Belgique.

Pays de marches et de débats, on y sent peut-être plus vivement qu'ailleurs la richesse incomparable du français. A cet attachement avivé par les circonstances doit correspondre un effort particulier.

C'est une constatation banale : cet effort doit porter à la fois sur l'accent et la propriété des termes. La première bataille est gagnée. Les accents parfois traînants, parfois chantants, jamais harmonieux de nos provinces, disparaissent sous l'influence de la Radio-Télévision. Ce n'est pas la scansion française, tout comme les auditeurs anglais ont pris non pas l'accent d'Oxford mais celui

de la B.B.C. Au total, l'amélioration est considérable. Soit dit en passant, cette constatation démontre l'influence prodigieusement rapide et profonde que ces nouveaux instruments de communication aux masses peuvent avoir, même dans le domaine culturel. La Radio-Télévision vient modeler ce qu'il y a de plus profond et de plus instinctif dans l'homme : la langue apprise sur les genoux maternels, fortifiée par l'usage quotidien et stabilisée par les contacts sociaux.

Notre deuxième faiblesse est l'imprécision du langage. Les Belges emploient un vocabulaire trop restreint. Ceci est grave non seulement pour la beauté de l'expression mais aussi pour la précision de la pensée. En renversant la proposition de Boileau, on peut avancer que ce qui s'énonce pauvrement se conçoit sans nuances. Plusieurs ont prouvé la confiance qu'ils placent en votre Académie en la suppliant de se charger de nouveaux rôles. Puis-je, avec déférence, lui en suggérer un qui est circonscrit à notre pays et directement soumis à son influence ? Messieurs les Académiciens, vous devez améliorer l'enseignement du français dans les écoles normales par votre contrôle, vos conseils et vos encouragements. Cette mission est magnifique et, assumée par vous, elle sera acceptée sans réticences et avec joie par tous.

Quand on parle de la langue maternelle que nous avons apprise sur les lèvres les plus chères, on suscite immédiatement des sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance. Mais, si la langue est notre mère, parce que par elle se communique à nous l'enseignement de nos ancêtres, elle est aussi, dans une certaine mesure, notre fille, notre création. Il nous appartient de l'exercer, de l'assouplir, de la parer. C'est notre devoir de la nourrir d'idées nouvelles et de diriger sa croissance. Les peuples ont la langue qu'ils méritent. Tâchons de créer dans un monde en mutation une civilisation nouvelle qui reste digne de la plus belle langue du monde.

Lettres de Max Elskamp à Sander Pierron

I

Communications de M. Robert Guiette à la séance du 11 mars 1967

Sachant mon intérêt pour tout ce qui concerne Max Elskamp, notre ami Albert Guislain m'a communiqué un paquet de lettres du poète, — exactement 21 lettres et cartes, — dossier qui lui a été confié par Madame Sander Pierron. Je lui en dis ma gratitude, et puisqu'il le veut bien, nous allons feuilleter ces lettres ensemble.

J'avais d'abord songé à l'édition intégrale de ces documents. A la réflexion, il me paraît préférable de réserver cette publication pour plus tard : pour le moment où l'on réunira toute la correspondance de Max Elskamp. Ces lettres ne prennent en effet tout leur intérêt que si l'on peut les comparer — et les joindre — aux admirables collections de lettres adressées à Henry Vande Velde ou à Albert Mockel, aux lettres à « l'Accoutumée, » etc. qui constituent à la fois des biographies et des portraits poussés, de leur auteur en tant qu'homme et écrivain, et des vues intéressantes sur l'époque, sur la société et sur les rapports du poète avec elle.

Les lettres à Sander Pierron ne permettent en effet de reconnaître que peu de traits de la personnalité d'Elskamp : une image fragmentaire ou incomplète.

C'est une « correspondance littéraire ». Elle commence le 17 mars 1895. A ce moment, Elskamp a 33 ans, rappelons-le, il n'a publié que *Dominical* et *Salutations dont d'angéliques*. *En Symbole vers l'Apostolat* sort de presse (l'achevé d'imprimer

est du 7 février). Sander Pierron adresse à Elskamp une lettre élogieuse — « trop élogieuse », dit Elskamp —

« C'est vraiment très ému de me voir si avant pénétré par vous, que je vous écris pour vous dire, à mon tour, combien je vous admire et je vous aime. Dès vos premiers écrits, j'avais l'intention de vous faire part de la vive sympathie qui m'attirait vers vous, car j'en suis convaincu, votre art vous dit tout entier. C'est une belle et haute âme, la vôtre. »

Georges Eekhoud, « notre cher et grand maître », les avait mis en relations. Or, nous savons par la correspondance à Henry Vande Velde, que c'est à l'occasion de ce même recueil de poèmes (*En symbole vers l'Apostolat*) que la première lettre reçue par le poète fut celle d'un Eekhoud très enthousiaste.

La lettre suivante est datée du 1^{er} mai 1896. Elskamp y remercie son correspondant pour l'envoi de son premier roman *Berthille d'Haegeleere* :

« Et puis tout de suite, je finis de vous lire, laissez-moi vous dire que votre œuvre est admirable, que j'en suis tout poigné (*sic*) et que venant de tourner la dernière page, je voudrais être auprès de vous pour pouvoir mieux que d'ici, vous serrer les mains, car il me semble qu'ainsi je pourrais sous des mots, vous bien dire tout ce que vous avez remué, et si profondément en moi.

Jamais je crois, plus sincèrement et artistement un cœur et une âme haute ne se sont dits en ce qu'ils avaient de meilleur et de reconfortant pour tous, comme en ces pages. C'est d'une acuité telle par moments qu'il semble que l'on vive cette vie que vous devez avoir vécue, car c'est si bellement et tangiblement *une vie* je ne sais vraiment s'il me faut croire à un roman ou à une autobiographie, ce qui n'importe au reste, car je suis enthousiasmé de votre livre, fable ou réalité. Vos paysages sont pour moi une absolue merveille, Jean tombé à l'eau, le puits ou Cholle lance la margelle, les radieuses escapades, et ce jardin de la sorcière, et elle-même revenue dans le couchant à la fin du livre. Puis les jours à l'atelier, cette route de nuit d'Anvers à Bruxelles qui est poignante et surtout cette mort de Baltus dont le deuil poursuit en toute la dernière partie du livre.

Ah ! cher Monsieur Pierron, vous avez écrit un bien beau livre, bien de notre pays, bien à vous, et de grande, parfaite et artiste émotion... »

Rien dans cette lettre ne fait allusion à l'état physique et moral de Max Elskamp qui, à la même époque écrit à d'autres son désespoir : « Je veux mourir... »¹

D'autres lettres accueilleront les livres suivants de Sander Pierron avec des éloges analogues :

Le 8 janvier 1897 :

« Pardonnez-moi de si tardivement vous remercier pour cette « Fresque » adorable que vous avez bien voulu me dédier. Je ne l'ai lue que d'hier en « la Société nouvelle », car j'ai du attendre qu'une foule d'embêtements de la vie aient passé, avant de me donner la joie de l'ouvrir cette revue que je goûte toujours. J'aime comme vous le savez tout ce que vous faites, et ceci entre mille choses que je relis de vous aux bonnes heures, m'a ravi et charmé. (...) Ces pages fraîches comme une source et douces infiniment ; aussi croyez-moi bien en vive reconnaissance, fraternellement et fidèlement vôtre. »

Le 16 mars 1898 :

« J'aime étrangement tout ce qui me vient de vous, cher Monsieur S. Pierron ; c'est vous dire que je me suis, dès sa réception, précipité sur votre livre. Le voici lu et relu, et ma joie est grande, car je m'y suis retrempé, en ce doux voyage, si clair, si limpide, plein de mille choses que j'adore selon la lumière et la couleur. Je connais par cœur le pays que vous avez traversé ; c'est vous dire combien j'ai aimé refaire ce voyage par vos yeux. Là-bas, sont pour moi, enterrés les plus beaux jours peut-être de ma vie ; j'y fus heureux infiniment, et c'est avec une poignante mélancolie, que j'ai revécu en vous lisant, des heures que je croyais sonnées et enfuies à tout jamais... »

Le livre dont il s'agit, est intitulé *Jours d'oubli*.

Le 14 mai 1909, à propos d'un roman intitulé : *Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne* :

« ... C'est vraiment un délicieux livre, bien de chez nous, comme je le aime, et plein de cette vie ardente, simple, attendrie et bonne qui est celle de tous les jours, et, par conséquent, l'unique,

1. Robert Guiette, *Max Elskamp*, Paris, éd. Pierre Seghers 1955 (Poètes d'Aujourd'hui n° 45) p. 69.

la vraie, l'infinie et la très profonde. Ah ! l'exquis type que vous avez créé ! car s'il vit certes quelque part, vous avez condensé en lui toute une humanité très spéciale, un peu naïve, un peu roublarde et bonne infiniment au fond. Votre baron m'a attendri ; j'ai été tout ému à la fin de votre livre, et puis je ne pourrais assez vous dire combien j'admire les superbes pages que vous consacrez à Anna Catché, à un intérieur d'amoureuse vénale et pourtant si sympathique ; les deux sœurs, les deux vieilles commères comme elles sont typées, et comme le curé de Meysse (celui-ci je crois le reconnaître), Delangle Dormond, comme tous enfin s'agitent, vivent, ont joie ou peine, au cours de ces pages si pleines de saveur et de couleurs intenses ou discrètes, tour à tour (...) Ce beau livre ; c'est le plus net, le plus clair et le plus artiste que vous ayez écrit, et, Dieu sait pourtant que j'aime tout ce que vous faites. J'ai été ravi de vous lire, et je reprendrai souvent le Baron de Lavaux Sainte Anne aux bonnes heures, qui sont celles des livres aimés. »

Le 4 juillet 1911. Max Elskamp envoie, sur papier de deuil cette fois, des remerciements pour l'envoi de *Par dessus la haie* :

« ... ce délicieux livre (...) et qui dans la nuit où m'a plongé la mort de mon pauvre vieux Père, m'a donné une heure de paix et d'apaisement, alors que les jours sont si noirs, pour moi. Car il sent bon, votre beau livre, cher Monsieur Pierron, cette Nature qui compâtit à nos peines ; il fleure cette merveilleuse vie que vous avez faite vôtre, et c'est comme si vous m'aviez envoyé un peu des fruits, du feuillage, du ciel de votre jardin et surtout de la claire ambiance du cher pays que vous aimez tant. Hommes, bêtes, choses et gens, tout m'a ravi, en ce roman formulé au gré du jour et de l'heure. Il semble que l'on partage avec vous ces événements quotidiens qui sont toute la vie, toute votre vie et en laquelle chante ironique, joyeuse, triste ou triomphale notre grande Mère, la Terre. Et puis, cher Monsieur Pierron, ce qui m'a charmé par dessus tout, c'est cette simplicité si sûre et si artistiquement dépouillée (tels les bons vins) dont vous usez pour nous peindre et nous faire aimer ces rustres, comme inconscients de leur beauté dans le grand décor des choses. Oui, les porteurs de fraises sont tels que notre vieux Breughel les a connus, c'est leur âme continuée à travers le temps et comme vous les avez merveilleusement évoqués tous ces rustiques, tous ces beaux porteurs de fruits, tous ces hommes subissant

leur lot juste ou injuste, joyeux ou morne. Or, merci, merci encore pour tout cela qui polyphone si bellement par dessus votre haie (...) »

On le voit, les éloges se répètent en quelque sorte, c'est toujours, la nature, le terroir, la vérité des personnages et des sites qui en font l'objet. Max Elskamp loue ce qui est conforme à certains de ses goûts. Le pays que Sander Pierron a choisi pour cadre, décor et, en somme, comme personnage de ses livres, provoque chez Elskamp une certaine émotion. Ce pays ne diffère pas beaucoup de celui que chantait le poète anversois. Ce qui plaît à Elskamp, c'est la matière de ces livres peut-être plus que l'œuvre même, bien qu'il traite celle-ci d'adorable, de merveilleuse, d'artistique ...

A ses yeux, Sander Pierron est un homme de lettres, un confrère pour lequel il proclame son estime, et même son admiration. D'autre part, sauf dans la dernière des lettres que nous venons de parcourir, il se confie peu lui-même, il ne parle pas des œuvres auxquelles il travaille, il ne parle pas de ses tourments d'âme, de ses préoccupations philosophiques, voire métaphysiques ou mystiques, de ses préoccupations esthétiques. Petit à petit il va se confier davantage, du moins sur le plan humain. Il va faire mention de ses maux, de son amitié pour Sander Pierron, du désir qu'il a de le rencontrer, car jusqu'à présent, cela ne leur est pas arrivé. Il va abandonner les conventionnels « Monsieur Sander Pierron ». Il va en venir à tutoyer son correspondant ; mais après les années de guerre, où ils se sont quelque peu perdus de vue, il reviendra à un « vous » encore amical.

Je voudrais m'arrêter un instant à un petit épisode qui vaut, je crois, d'être signalé, tel qu'il apparaît dans quatre ou cinq lettres, toutes de 1913.

Sander Pierron a écrit *Délices du Brabant*. Il demande à Max Elskamp d'en écrire la préface. Voici ces lettres :

Le 19 novembre 1913 :

A M. Sander Pierron, homme de lettres, 157 rue de l'Aqueduc. Bruxelles.

Cher Monsieur Pierron,

Je ferai bien volontiers la préface que vous me demandez si aimablement pour ces « Délices du Brabant » qui me furent

délices ! et dont il me souvient comme d'hier. Seulement je vous demanderai de vous l'envoyer (la préface) samedi en huit, c'est à dire le 29 courant, car je suis pris en ce moment par des besognes très embêtantes de la vie et qui me laissent peu de loisirs.

Si cette date du 29 novembre comme dernier délai, peut vous convenir, je suis votre homme et vous envoie mes plus affectueuses amitiés.

MAX ELSKAMP.

Le 29 novembre, par exprès.

Mon bien cher Pierron,

Je suis navré ; j'ai tenté de vous écrire une préface, j'ai recommencé et raturé et ne suis parvenu qu'à faire une infamie.

Je suis malheureusement triste et découragé de vous manquer ainsi de parole. Et j'ai peur d'être arrivé à l'impuissance.

Pour vous prouver ma bonne foi, je vous envoie les pages que j'ai écrites et qui ne sauraient être imprimées. Dieu sait pourtant que je vous aime et vous admire pleinement (?) et alors c'est bien maladie de ne pouvoir écrire cinquante lignes qui l'affirment.

Mon cher Pierron, je vous ai fait du mal sans le vouloir et je me suis fait encore plus de mal à moi-même. Ecrivez-moi de grâce un mot pour me dire que vous me pardonnez.

MAX ELSKAMP.

Le 1 décembre 1913.

Mon pauvre Sander Pierron,

Je me suis mal fait entendre ; cette préface ne peut être imprimée, je m'y oppose : j'ai voulu simplement vous prouver que j'avais été de bonne foi en vous faisant parvenir ces lignes.

Ecoutez, je suis mentalement malade, mais quand cela ira mieux, je vous revaudrai mon manquement de parole, par une étude sérieuse. En attendant, un autre confrère vous fera les lignes liminaires des « délices ». Vous avez mal compris, hélas ! c'est justement parce que je ne voulais pas que cette préface fût imprimée que je sentais vous avoir fait du mal et en vous causant un retard.

Je vous ai prouvé ma bonne foi, mais rien de plus, hélas !

Sitôt que je serai bien, je vous revaudrai amplement cela et je m'empresse aussi de vous dire que si de la part de votre

éditeur le retard que pourrait causer le temps nécessaire à un autre confrère d'écrire les lignes liminaires des « délices » devait porter préjudice, je les prendrais comme de juste à ma charge. Je vous envoie, mon bien cher Pierron, mes meilleures amitiés et je vous prouverai bientôt j'espère que je vous aime.

Max ELSKAMP.

Le 5 décembre 1913 :

Mon bien cher Pierron,

Voici les épreuves corrigées ; j'ai tâché de les rendre un peu plus allègres, mais c'est une mauvaise mouture, j'étais malade quand j'ai pondu cela.

J'aime mieux penser à la bonne visite que vous m'avez faite et qui m'a comblé de joie. Vous êtes bien l'homme que je m'imaginai d'après votre œuvre que j'aime tant, alors mon bonheur a été total de vous connaître enfin et tel que votre œuvre... ».

Que faut-il voir dans ces lettres, les scrupules du poète ? Je le pense. Bien que l'on ne puisse refuser d'y déceler une certaine forme embarrassée de refus et de regret.

En janvier 1914 paraît un ouvrage que Sander Pierron intitule *Les Rides de l'eau*, et qui est une réédition corrigée de *Berthille d'Haegheleere*. Elskamp, à ce propos, dira :

« Ton beau livre a gagné de toutes les manières et, en alacrité d'abord, et la forme en est désormais parfaite. Les quelques imperfections ?? (si c'en étaient) de la version Berthille ont non seulement disparu, mais le livre a gagné en *expression* par les corrections que tu y as faites. Berthille était un livre de printemps, le tout premier printemps, quand les feuilles nous paraissent peut-être d'un vert un peu cru ; aujourd'hui Fanny, c'est le printemps toujours, mais plus harmoniquement développé, quand les floraisons des hommes comme celle des fleurs est en toute et sereine beauté.

Ce qui m'a surtout enchanté, c'est la modification que tu as faite à la finale du livre. La seule chose qui m'avait paru jadis un peu lourde, c'était le suicide de Demane, qui me semblait un hors d'œuvre, au point de vue de l'*unité* du roman. A présent la fin est délicieuse ; la parabole de la pierre jetée dans l'étang est une vraie trouvaille et je t'en félicite de tout cœur... »

Que penser de cette lettre ? Est-ce seulement l'approbation complaisante de la nouvelle version ? N'est-ce pas enfin de la critique ? et n'y verrait-on pas en quelque sorte des réserves sur les éloges donnés à la première ? Mais alors, ces éloges de 1896, qu'en reste-t-il ? « Jamais, avait-il dit, jamais, je crois, plus sincèrement et artistement, un cœur et une âme ne se sont dits en ce qu'ils avaient de meilleur et de réconfortant etc... » Cela ne marque-t-il pas le diapason de l'éloge, et un peu de la complaisance professionnelle dont on a tant d'exemples dans la correspondance des gens de lettres volontiers flatteurs ? Sander Pierron n'a-t-il pas dû considérer que cela entachait d'insinuerité l'appréciation flatteuse de plusieurs de ses livres ? Peut-être n'en eut-il pas le moindre soupçon. —

Dans la suite de la correspondance, nous retrouverons les mêmes louanges, un peu stéréotypées. Dans la lettre du 28 mars 1920, cependant, les remerciements pour un livre nouveau, sans doute *Lise et Dominique*, sont peut-être un peu plus personnels.

« Je ne comprends pas comment vous avez pu « faire amitié » avec toutes ces choses : gens, bêtes, arbres, plantes, cela est presque miraculeux ; ils vous ont livré tous leurs secrets et c'est une délice cela, (c'est une faute de français, ce mot au singulier, mais j'aime faire cette faute !) ; dès les premières pages, j'ai été ravi, comme aux tailles que l'on voit sur certaines eaux-fortes des maîtres que nous aimons ; c'est cette ligne des choses, ou du décor, qui est si extraordinaire et si vivante dans votre livre, et qui suit partout, et qui charme dès l'abord, dans la première partie de votre livre, où gens, choses, même les maisons et les objets disent leur vie quotidienne, une vie multiple comme l'est la vie, et une pourtant, et différente aussi dans chaque œil qui la contemple. La cour chez Lecoutillier et la baignade des enfants sont d'une netteté, à ce point de vue spécial, de votre manière de « déterminer » un lieu, tout-à-fait curieuse, et peignant d'une façon si aiguë, l'ambiance et l'instant, que je l'ai *vue* cette cour, avec ses cuvettes fumantes.

Mon cher ami, vous savez tout, même le folklore du pays que vous décrivez, et cette délicieuse variante du Roitelet m'a charmé ; un ancien bâtelier que j'ai connu ici, me l'avait racontée jadis quand je naviguais sur l'Escaut, une nuit où nous avions manqué la marée, et que nous étions devant Bath, sans vent,

à attendre la marée montante pour rentrer à Anvers ; c'était au temps de ma vie heureuse, et je vous dis cela, pour faire entendre toutes les remembrances qu'ont (?) éveillées en moi, votre délicieuse variante du Roitelet.

Mon cher ami, votre livre est un triptyque et s'il m'était permis de préférer, ce qui est difficile, car il forme un tout serré, comme l'exige un livre bien construit, je vous dirais que la première partie (les Saisons), et la troisième (la Nature victorieuse) sont celles que je préfère ; ne croyez surtout pas que la seconde me déplaît, bien au contraire. Dans toute chose que l'on aime tout plein, il y a une partie que l'on aime mieux. »

Ces lignes peignent assez nettement les goûts littéraires de Max Elskamp. Ce sont des considérations critiques ou esthétiques sans doute très sommaires et redites de plusieurs manières, mais c'est plus qu'une effusion de gentillesse. La lettre que je viens de citer se termine sur une note très différente :

« Je suis très souffrant depuis deux ans et j'ai beaucoup vieilli. J'ai passé deux ans en Hollande, après le bombardement d'Anvers, et j'en suis rentré fourbu. »

Dans ses lettres à Pierron, c'est cette lamentation sur soi-même que l'on rencontrera surtout désormais. Cela ne l'empêchera pas d'ailleurs de revenir sur les thèmes critiques que lui inspirent les livres de son correspondant :

Carte postale du 2 juin 1920 :

« ... Je suis aujourd'hui un vieil homme, physiquement du moins, et je ne bouge presque plus ! J'ai été très souffrant ces derniers mois et j'ai encore beaucoup de mal à me remettre sur pieds. Mon cher ami, je ne puis vous dire assez, combien j'ai aimé *Lise et Dominique*, c'est un des livres les plus curieux que j'ai lus. Comme je vous l'ai dit, je ne puis comprendre comment vous avez pu pénétrer ainsi dans l'intimité *totale* de tout un coin de pays. Peintre ou poète, on ne « voit » d'habitude qu'un petit coin des choses, mais vous avez *tout* pénétré, et cela, comme je vous l'écrivais, est, pour moi, en quelque sorte miraculeux. »

On peut se demander si ce n'est pas, plutôt que le poète, le folkloriste qui chez Elskamp s'intéresse à l'élément régional de

l'œuvre de Sander Pierron, car il revient très souvent sur ce qui concerne la vie populaire.

D'une lettre datée du 8 novembre 1922, il faut conclure qu'à ce moment Max Elskamp, qui à d'autres parle de philosophie, de Bouddhisme, de spiritisme, considère Sander Pierron avant tout comme un homme de lettres même lorsqu'il lui écrit sur un certain ton d'amitié. Pierron avait remercié le poète pour l'envoi du plus intime de ses livres : *La chanson de la rue Saint-Paul*. Dans sa réponse, Elskamp dit, entre autres :

« Ce petit livre n'a aucune importance littéraire, c'est un souvenir de mon enfance, et de mes chers disparus, et il n'a vu le jour que pour mes amis très intimes, et pour ceux de ma famille,

J'espère pouvoir vous envoyer bientôt un autre livre, qui est sous presse, mais l'éditeur a pris du papier italien, et nous devons attendre de l'avoir pour pouvoir imprimer. C'est une naïveté que je vous dis là, mais c'est un fait qui retarde la parution du livre.

J'en ai trois autres de prêts, mais je dois attendre que celui-ci ait paru.

Ne venez-vous jamais à Anvers, mon cher ami ? j'aimerais tant vous voir ; moi je souffre du cœur, et je ne puis me dépenser (déplacer ?), il m'arrive même de ne pouvoir me chauffer, tant mes pieds gonflent. Mais je suis philosophe et résigné, sans que cela me coûte beaucoup moralement. J'ai 60 ans ! désormais, et je ne laisse rien derrière moi... ».

Lettre du 13 décembre 1922 :

« ... je sors de mon lit, c'est mon cœur qui me joue de ces tours là depuis longtemps, et malgré le 13^{me} jour du mois, je puis vous écrire.

J'ai lu votre livre, il y a huit jours, il est superbe, mon cher ami, c'est un des plus beaux que vous ayez écrits, et vous savez que j'adore tout ce que vous faites, mais celui-ci me semble un des plus beaux.

Je l'ai deux fois lu, une fois dans mon lit, et hier où j'étais debout.

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est votre personnalité, car c'est le plus beau selon moi, en matière littéraire. Le Gouvernement l'a compris du reste puisqu'il a primé votre roman, et c'est une très bonne note pour lui (je parle du gouvernement), car vous n'aviez pas besoin de cela pour qu'on vous admire. »

(C'est le seul trait comique de cette correspondance.) Cette lettre se termine sur une note bien sombre :

« ... Je suis tout seul chez moi, car les miens avec lesquels j'ai vécu mes jours clairs, sont depuis longtemps disparus, et moi je puis difficilement me déplacer, car je ne puis que difficilement aussi me chausser à cause de ce cœur qui me gonfle les pieds et les jambes. Je suis à mon automne, mon cher ami, et prêt à faire non un Beau Voyage, mais l'autre qui est commun à tous. »

Le dernier billet qu'il ait envoyé à Sander Pierron date du 28 décembre 1922 :

Mon cher ami,

Croyez que j'ai été bien triste de ne pouvoir vous recevoir hier, mais j'étais au lit et mon médecin m'avait fait des piqûres de morphine tant j'avais eu mal, dans la nuit. Je vous écris de mon lit encore, mon bien cher ami, c'est le cœur qui me joue et me cause ces ennuis depuis deux ans ; il y a des jours où je ne puis me chausser tant mes pieds sont gonflés. Dans ces derniers temps cela allait mieux, mais ça recommence de nouveau. J'espère pouvoir vous serrer les mains bientôt et vous pouvoir vous (*sic*) dire que ça va mieux ; mais en ce moment, à cause du médicament qu'on m'a donné, je vois à peine ce que je vous écris, et je vous prie de m'excuser, mais j'ai la tête perdue, par ce... et je vous envoie ma plus fidèle et sympathique amitié, en espérant vous voir bientôt.

MAX ELSKAMP.

Qu'ajouter à ces lignes navrantes ? L'intimité qu'elles dénotent peut surprendre : les lettres précédentes ne la faisaient pas présager. Elles avaient un caractère grave, sérieux, professionnel : aucun enjouement, et bien peu de poésie. Elskamp ne tente pas d'éblouir son correspondant, son cadet de dix ans : il ne fait parade de rien. Ce qu'il loue dans l'œuvre de Pierron, c'est la sincérité, l'honnêteté, la vérité. S'il lui arrive de parler de ses « misères » comme il disait, ou de faire part de l'existence de certains de ses livres, son art à lui ne fait pas l'objet de ses lettres, pas plus que sa pensée. Il attend de son correspondant quelque amitié ; il ne lui demande pas de conseils, ni de confirmation dans sa démarche poétique.

Il ne semble pas attendre de Sander Pierron des réflexions esthétiques, il ne tente pas de dialoguer avec lui sur les problèmes qui touchent à la poésie. Pourquoi ? Je ne saurais en décider. Ce poète, devant ce prosateur, demeure secret. On pourrait s'en étonner, si l'on ne savait que ce refus de se livrer, cette distinction presque anonyme, en même temps que l'extrême courtoisie, sont des traits de la personnalité d'Elskamp. Sa poésie, dans les rencontres de la vie courante, ne concerne que lui seul, et quelques privilégiés. Orgueil ou modestie, la discrétion est sa première vertu.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir qu'il ne s'informe pas des bases ou du fond de la pensée de Sander Pierron. Il ne s'inquiète pas davantage de ses opinions philosophiques ou sociales, même s'il peut y paraître provoqué par l'œuvre dont il parle.

Mais quelle gentillesse, au fond, quel souci d'encourager par des louanges, excessives peut-être. Quelle bienveillance dans tant de simplicité ! Car je ne puis croire à des compliments de pure complaisance. Ni vanité, ni affectation, ni mensonge, ni dissimulation, ni embellissement ; pas d'anecdotes, pas de dénigrement, pas de badinage, peu de vivacité, peu de légèreté : aucun des agréments ni des défauts habituels aux gens de lettres.

Pour conclure : Cette correspondance n'apporte pas de faits nouveaux intéressant la biographie ou l'histoire littéraire, et guère de lumière sur l'œuvre et la personne de Max Elskamp. Elle nous fait peu connaître Sander Pierron. Après les avoir parcourues, ces précieuses lettres heureusement conservées, il ne nous reste qu'une image assez incolore, mais non sans noblesse, de Max Elskamp, et le souvenir d'un ton de voix effacé, mais d'une très grande douceur.

II

**Communication de M. Albert Guislain
à la séance du 13 janvier 1968**

Lorsque j'ai souscrit à l'idée de la double présentation dont vous connaissez déjà, dirai-je, le premier volet, je me rendais parfaitement compte qu'elle n'apporterait pas de révélation sensationnelle. Je pensais cependant qu'elle servirait utilement la mémoire de deux écrivains belges également sympathiques, et qu'elle nous permettrait d'exalter un sentiment précieux entre tous : l'amitié. C'est en tout cas dans cet esprit que j'ai abordé la tâche qui m'incombe et que j'étudierai les documents dont nous disposons.

Ils sont incomplets. Nous possédons les lettres d'Elskamp. Celles de Pierron nous manquent, mais nous n'aurons pas grand effort d'imagination à faire pour les reconstituer. Comment nous y prendre pour le reste ? Nous aurons, tout d'abord, à examiner les textes. En général, et selon moi, ils disent exactement ce qu'ils veulent dire. Il n'y a aucune raison pour les interpréter, de « faire le diable », pour reprendre une expression chère à François Mauriac... Ou alors, ce serait du vice !... Pour ce qui est de la psychologie des deux correspondants, nous l'analyserons à la lumière de ce que nous en ont rapporté des témoins dignes de foi. Ce qui importera le plus, c'est de nous mettre au travail sans parti-pris comme sans idées préconçues.

Précisons-le tout de suite : Elskamp et Pierron appartenaient à des milieux très différents. A l'époque, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier, le premier, fils de bourgeois opulents, avait tout loisir — réserves faites, bien entendu, en ce qui concerne son état de santé — de répondre aux appels de sa vocation. Il n'est guère chez nous d'écrivain qui ait pu suivre avec plus de liberté et ses goûts et ses fantaisies. Il a eu toute latitude d'écrire, de dessiner, de graver comme il l'entendait. Rien de

plus précieux, n'est-ce pas, pour un artiste, que pareille disponibilité. Pour Pierron, la situation n'était pas comparable. Celui-ci appartenait à une famille d'ouvriers molenbeekoïses. Le père exerçait le métier de mécanicien. Il avait épousé la fille d'un forgeron et ce ménage eut une douzaine d'enfants. On était donc contraint de travailler dur « pour nouer les deux bouts », comme on disait sur les bords du canal de Willebroeck. Selon moi, ce sont là des réalités qu'il ne faut pas négliger.

La première des lettres qui s'offrent à nous, a été mise à la poste à Anvers le 17 mars 1895... Tâchons de voir les choses de près et sans précipitation... Lorsque Max Elskamp entre en relations avec son correspondant bruxellois, il est âgé de trente-trois ans. Poète, sans doute, mais modeste. Sa renommée ne dépasse pas encore un cercle assez restreint d'amis et de privilégiés. Les « Salutations » datent de 1892. « En Symbole vers l'Apostolat » et les « Chansons de Pauvre Homme » viendront plus tard, dans des éditions à tirage restreint. « La Louange de la Vie » imprimée au « Mercure de France » ne verra le jour qu'en 1898. Qu'un écrivain de cette qualité ait eu, à part lui, conscience de sa valeur, cela n'est pas douteux. Mais Elskamp était trop intelligent pour se faire des illusions. Il réalisait parfaitement que dans le concert des voix consacrées, la sienne ne s'était pas imposée jusque là. Ses accents de mélodie un peu grêles n'avaient pas encore rencontré le climat qui les eut aidés à forcer l'attention. Et, puisque nous en sommes à tracer la silhouette du poète, achevons la en quelques traits. On nous l'a appris : c'était un « original ». Il vivait un peu à Anvers en exilé et il avait une sensibilité d'écorché. A côté de cela, et Mme Marie Gevers ne me démentira point, il était foncièrement bon.

Enfin, à la suite d'une longue crise qu'il venait de traverser, en proie à des tourments à la fois physique et moraux, il s'était détourné des philosophies et de leurs complexités, pour se rapprocher des humbles, des simples. Il rejoignit alors, en quelque sorte, son enfance, comme l'a exprimé M. Guiette.

Or, ne voilà-t-il pas qu'un jour, il trouve dans son courrier, une lettre d'un jeune homme qui lui exprime son admiration en des termes particulièrement chaleureux. Ce message lui a d'ailleurs

été annoncé par Georges Eekhoud qui s'intéresse à son auteur. Il est, à la fois, son protégé et son secrétaire. Pierron avait, à ce moment, 23 ans. C'est ce que l'on nomme un néophyte et un néophyte d'une espèce qui vaut bien que l'on s'y arrête pendant un instant. A l'égal de ses frères et sœurs, il a été forcé d'endosser un bourgeron bleu très tôt. A quatorze ans, il était déjà entré comme apprenti chez un imprimeur. Il dessinait joliment, Dès lors, sa voie semblait toute tracée. Son patron s'efforçait d'en faire un spécialiste de la « chromolithographie ». On nommait ainsi « l'impression en couleurs ». Le procédé, récemment introduit dans notre pays, était surtout employé pour la fabrication des calendriers, des lettres de nouvel an ainsi que des vignettes dont on ornait les cornets de dragées, ou « sucres à baptêmes ». Dans le même atelier, travaillait un autre dessinateur qui, lui également, a fait son chemin : le peintre Auguste Oleffe. Comme ils avaient tous deux des « idées avancées » — il n'y a pas à s'en étonner autrement, le père de Sander figure parmi les fondateurs du Parti Ouvrier et il a été à l'origine des groupements professionnels de la métallurgie — les deux amis fréquentaient ensemble les milieux libertaires. La lutte des classes battait son plein. Cependant, ses préoccupations d'ordre social n'empêchaient pas l'apprenti typographe d'essayer de se perfectionner dans l'art du dessin. Il suivait d'ailleurs les cours du soir donnés par François Stroobant, à Molenbeek, et il est permis de supposer qu'il fit la connaissance d'Eekhoud après avoir assisté à l'une ou l'autre de ses conférences. La passion de la littérature s'empara tout aussitôt de lui. Quoi de plus naturel ? Tout cela n'allait-il pas de pair ? Les lettres formaient pour la jeunesse, une espèce de maquis du non-conformisme où l'on conspirait ferme. A 14 ans, en tout cas, Pierron avait déjà participé à la fondation du « Peuple illustré ». A 19 ans, il était allé trouver Eekhoud à « l'Étoile Belge » pour lui demander de collaborer à une petite revue qu'il dirigeait, avec Franz Fischer, et qui s'appelait, je crois, « Le Mouvement Social ». A vingt ans, il créa, tout à la fois, la « Revue Rouge », il publiera son premier livre et il se fera engager comme reporter à « l'Indépendance ». Il commencera par y tenir la rubrique des « chiens écrasés » et des « faits divers ».

J'ai bien connu Sander, à la fin de sa vie, C'était une âme limpide et un être délicieux. D'une activité débordante, il s'était fait une philosophie de ce réalisme bon enfant qui forme le fond de la mentalité belge. Il y mêlait beaucoup de bonne humeur. Quant à son idéal il lui resta fidèle jusqu'à la fin de son existence. Avec le socialisme naissant plus proche de Proud'hon que de Karl Marx, il ne cessa de rêver et de paix et de fraternité universelles. Songeons, en passant, et dans le seul but de ne pas y revenir par la suite, que lorsqu'il mourut, cet excellent romancier et essayiste comptait à son actif une quarantaine de volumes. On lui devait, entre autres, une « Histoire de la Forêt de Soignes » et une « Histoire de la Critique d'art » qui ont pris place dans les bibliothèques parmi les livres de fond. Ajoutons qu'il laissait, en plus, bon nombre de monographies de peintres et de sculpteurs. Il fut longtemps critique d'art et il donna des cours et des conférences à une série de tribunes officielles et privées.

Certes, ce joyeux compagnon avait conservé de ses origines une petite pointe d'accent du terroir. Elle donnait aux anecdotes qu'il racontait avec esprit, ce fumet auquel des écrivains comme Courouble, Garnir, Fonson et Wicheler ont été si sensibles. Peut-être lui advenait-il d'employer, parfois, un « belgicisme » ou une tournure qui faisait froncer le sourcil aux puristes. Ceci n'était pas de nature, tant s'en faut, à amoindrir ses qualités de cœur, ni à altérer son talent. J'ai relu, récemment, les billets qu'il a écrits à sa femme, chaque fois qu'il s'absentait, fut-ce pour un ou deux jours. Je ne suis d'ordinaire pas très sensible aux effusions sentimentales. Malgré cela, j'ai rarement éprouvé un pareil plaisir... Un attachement éperdu depuis le premier jour... Un amour qui n'a subi aucune éclipse... Des pages d'une noblesse et d'une distinction parfaites.

Lorsque Pierron s'est lié d'amitié avec Elskamp, il avait déjà fait la connaissance d'Adèle Delforge, sa jolie voisine. Elle remplissait son cœur de tendresse et il s'apprêtait à l'épouser. Toute l'ardeur qu'il mettait à dessiner et à écrire, c'était dans l'espoir de s'établir, un jour, avec elle, dans une maison rustique des environs de Bruxelles et de réaliser ce rêve d'enfant pauvre, en vivant de sa plume. Son mariage eut lieu le 29 août 1896. Le fait nous est confirmé par le petit carton que Max Elskamp lui a envoyé peu après.

Enfin, un dernier détail qui mérite d'être relevé : Comme romancier, il sera résolument « régionaliste ». En 1922, Georges Eekhoud, saluant son disciple qui fêtait son vingt-cinquième volume, lui adressera les paroles suivantes. Elles sont caractéristiques :

« Tu auras annexé à la littérature française régionaliste, cette littérature qui se réclame en France des Barbey d'Aurévilly, des Daudet, des Zola, des Claudel, des Flaubert, des Maupassant et chez nous, des De Coster, des Lemonnier, des Delattre, des Krains, des Stiernet, des Garnir, des Virrès, des Des Ombiaux et de tant d'autres ; tu auras annexé, dis-je, à cette littérature, des décors, des paysages, des mœurs, des figures et des types d'un des plus délicieux coins du Brabant flamand, un coin généralement ignoré des promeneurs et des touristes, quoique situé, cependant, aux portes de Bruxelles — je veux parler de cette région de notre sud-ouest comprise entre la Senne et la Dendre, le pays dénommé « Payottenland », ou en français, le « Pays des Camarades », nom suggestif qui eût ravi le poète Walt Whitman. C'est le pays cher à notre vieux Breughel. (1) »

Régionaliste, Pierron le fut dès le départ et nous n'aurons pas à nous interroger bien longuement sur ce qui suscita et entretint la sympathie de l'auteur des « Salutations » pour ce jeune confrère qu'un écrivain déjà illustre lui avait envoyé et qui vint vers lui d'une façon à la fois toute naïve et toute simple. Qu'est-ce qui touchera le plus le poète anversois ? N'oublions pas que c'était un doux et un tendre ! C'est bien l'enthousiasme,

(1) La véritable signification du mot Payottenland est donnée par Albert Carnoy, dans son ouvrage « Origine des Noms des Communes de Belgique » (Louvain, Éditions Universitas, 1949) qui dit ceci :

« Le terme est récent. Il a commencé par désigner les recrues faites dans le plat-pays, autour de Bruxelles. Par ironie, on les aurait nommées Payotte, Piotte par altération d'un terme militaire, dépréciant, appliqué d'abord à des mercenaires italiens (*pagnote*, « qui s'enrôle pour un petit pain ») (Communic, verbale de L. Goemans). Vers 1850, à l'Université de Louvain, les étudiants originaires de ces régions furent désignés par ce même terme, qui a perdu aujourd'hui son caractère ironique (à noter qu'en provençal, *pagnoto* est un lâche. Y a-t-il rapport ?). »

l'ingénuité de son interlocuteur. Il prend la peine, en effet, ce que nous ne faisons pas toujours, de lire les livres qu'il reçoit. Et avec un soin, avec une attention qui ne se lasseront jamais. Il le prouve par la pertinence de ses allusions, par leur précision, par le souvenir qu'il garde, à des mois de distance, des héros qu'il a vu vivre tout le long des pages qui lui ont été soumises. Il exprime alors ce qu'il pense avec lyrisme. Un lyrisme d'autant plus compréhensible chez lui qu'il a affaire, il le sait, à un jeune garçon qui fait ses premières armes et qui a besoin d'encouragements.

« Dès vos premiers écrits, dira-t-il, j'avais l'intention de vous faire part de la vive sympathie qui m'attirait vers vous, car, j'en suis convaincu, votre art vous dit tout entier. »

Phrase de circonstance et de bienséance ? Libre à quiconque de le prétendre ! Mais avec ce correctif que trois années plus tard, à propos d'un autre roman, Elskamp le répétera à son confrère : ce qu'il admire en lui, c'est bien la spontanéité de ses impressions et la fraîcheur de son style.

En 1898, le père de Pierron vient à disparaître. Le poète ne se contente pas de lui envoyer quelques mots sur une carte de visite. Non, il lui écrit une lettre émue ! Notons-le : les deux hommes ne se sont pas encore rencontrés et il n'est pas fréquent qu'un littérateur qui accède à la notoriété, s'intéresse, à ce point, au particulier qui aurait tout bonnement ajouté son nom à son « service de presse ».

Les messages de Max Elskamp se succèdent, en réalité, à de longs intervalles. Les circonstances l'expliquent. Des travaux et des obligations de tout genre requièrent l'un. Il ne se fera pas faute de le rappeler. L'autre est journaliste, conférencier, professeur. Ses reportages, ses causeries, ses leçons l'obligent à de fréquents déplacements. Il court aux quatre coins de la Belgique. Il se rend à l'étranger, visite des expositions. Ses nuits, il les consacre, en grande partie, à composer ses romans. Malgré cela, chaque fois que l'un de ses livres sortira de presse, la première dédicace qu'il tracera sera destinée à l'écrivain anversoïis qu'il vénère et qu'il aime. Et celui-ci le remerciera avec une égale régularité, dans des termes qui ne trahiront jamais la moindre

impatience. Au contraire : les louanges d'aujourd'hui prolongent les éloges d'hier. Ou bien, ils les amplifient, ou bien ils les complètent, en y ajoutant un trait typique pareil à celui-ci :

« C'est un livre comme je les aime, énonce-t-il, en mai 1899, et plein de cette vie simple, attendrissante et bonne qui est celle de tous les jours et par conséquent l'unique, la vraie, la très profonde. »

Certaines de ses réponses seront plus démonstratives encore. Au moment où à son tour, le père d'Elskamp vient à disparaître, celui-ci prend la plume, le lendemain même de son deuil, pour accuser réception de « Par dessus la haie ». Ce long chant d'amour qui, exaltant les beautés du Brabant, lui a procuré un long moment de réconfort...

« Oui, écrit-il, les porteurs de fraises sont bien ceux que notre vieux Breughel a connus. C'est bien comme continués à travers le temps et comme vous les avez nouvellement évoqués, tous ces rustiques, tous ces beaux arbres porteurs de fruits, tous ces hommes vieillis sous leur lot, juste ou injuste, joyeux ou morne. Merci, merci encore, cher Sander Pierron, pour tout cela qui polyphone par dessus votre haie ».

Et ici se situe l'incident de la « préface » qui vous a été rapporté, en partie. Nous sommes en novembre 1913. En 1901, c'est-à-dire douze années auparavant, Pierron a fait paraître un volume, les « Délices du Brabant ». Elskamp en a eu connaissance à l'époque. Il s'en souvient comme si l'événement datait de la veille. Le livre lui a été apporté, note-t-il, « alors qu'il était occupé dans son triste jardin de ville ». La collection « Junior » prépare une réédition de cet ouvrage. En conséquence, une préface signée d'un nom connu serait la bienvenue. Elskamp sollicite, accepte immédiatement de la rédiger. Toutefois, il demande du temps.

« Donnez-moi quelques jours, car je suis pris, en ce moment, par des besognes très embêtantes de la vie et qui me laissent peu de loisirs. »

Quelques jours plus tard, c'est-à-dire le 29 novembre, il s'excuse :

« Je suis navré : j'ai tenté de vous écrire une préface, j'ai recommencé, raturé et ne suis parvenu qu'à faire une infamie. Je suis malheureusement triste et découragé de vous manquer ainsi de parole et j'ai peur d'être arrivé à l'impuissance. »

Était-ce une échappatoire ? La justification rend l'hypothèse invraisemblable. Ces lignes ne nous apportent-elles pas plutôt la preuve de la confiance qu'Elskamp fait à son correspondant ? Il cherche si peu à se dérober qu'il s'est appliqué à mettre un texte au point.

« Pour vous prouver ma bonne foi, poursuivra-t-il, je vous envoie les pages que j'ai écrites et qui ne sauraient être imprimées. Dieu sait cependant si je vous aime et vous admire pleinement, et alors c'est bien maladie de ne pouvoir écrire cinquante lignes qui l'affirment un peu. Mon cher Pierron, je vous fais du mal sans le vouloir, et je me suis fait encore plus de mal à moi-même. Ecrivez-moi, de grâce, pour me dire que vous me pardonnez. »

Pierron passe-t-il outre, parce qu'il estime que les scrupules de son préfacier ne sont pas fondés ? Toujours est-il qu'il soumet les épreuves de son texte à Elskamp. Et le 1^{er} décembre, celui-ci proteste avec énergie :

« Non, mon pauvre Sander : je me suis mal fait entendre. Cette préface ne peut être imprimée. Je m'y oppose. J'ai simplement voulu prouver que j'étais de bonne foi en vous faisant parvenir ces lignes. Ecoutez ! Je suis mentalement malade ; mais quand cela ira mieux, je vous revaudrai mon manquement par une étude sérieuse. »

Très déçu, pressé par le temps et pour répondre, sans doute, aux exigences de son éditeur, notre romancier prend le train et se rend à Anvers. Selon toutes les apparences, il trouve là-bas les mots qu'il faut pour apaiser les scrupules de son ami et pour vaincre sa résistance. Il le prie de revoir son texte. Le 5 décembre (la lettre porte la date du 5 novembre, qui est manifestement erronée — une rectification faite au crayon bleu de la main du destinataire nous renseigne de façon exacte) — le 5 décembre,

disais-je, Elskamp met les épreuves corrigées sous enveloppe à destination de Bruxelles avec ces mots :

« ... J'ai tâché de les rendre un peu plus allègres mais c'est une mauvaise mouture, j'étais malade quand j'ai pondu cela. »

Et sur la même lancée, il poursuit :

« J'aime mieux penser à la bonne visite que vous m'avez faite et qui m'a comblé de joie. Vous êtes bien l'homme que je m'imaginai, d'après votre œuvre que j'aime tant, alors mon bonheur a été total de vous connaître enfin, et tel votre œuvre ! »

Or, cette préface a été publiée. Elle est précieuse, puisqu'elle répond à toutes les questions que M. Guiette s'est posées.

« J'ai toujours aimé les livres de Sander Pierron, écrit Elskamp, parce que nul mieux que lui, selon moi, n'a compris la beauté des choses agrestes et pour entendre celles-ci, il faut non seulement un cœur plein de bonne volonté, mais encore avoir pratiqué étroitement des choses qui sont l'arbre, la fleur et la plante, avec l'amour que met l'horticulteur à cultiver son jardin. C'est aussi que vit en moi l'âme d'un vieux jardinier et qu'à semer et à planter, il m'est souvenu de la morale qu'en a tirée La Fontaine. »

Il cherche les sources, évoque Bernardin de Saint Pierre et Jean Jacques avec une délicatesse infinie, en saluant, en termes affectueux, le géographe qui, dit-il, « nous a donné la carte du Brabant où les coordonnées qu'il emploie sont des parallèles d'admiration et des méridiens d'amour ».

Ce n'est pas tout. La communauté de leurs idées humanitaires entre pour une grande part dans l'attachement que les deux amis éprouvent l'un pour l'autre. Elskamp a résolument pris le parti du « pauvre homme » dont il a composé les chansons. Pour Pierron, il est inutile d'insister : ses préférences sont bien nettes.

« Dans les villes, c'est vers les faubourgs où ils gisent que le conduisent ses déambulations. Il connaît le débardeur, le rétauteur, tous ceux auxquels des métiers un peu vagues, et surtout incertains, n'assurent que le pain de chaque jour. »

Tout cela n'est-il pas d'une clarté limpide et ne trouvons-nous pas là les explications que nous cherchions ?

« Pierron aime les frustes, l'artisan, les déshérités, s'intéresse à leurs mobiles, à leurs rancœurs et c'est là, remarquera encore le poète, le plus beau de son cœur, car il a une qualité, c'est la qualité d'amour. »

Et voici encore une strophe, la dernière, extraite de cette manière de poème en prose que constitue la préface de « Délices du Brabant » :

« Or écoutez, regardez, voyez, car voici toute une géographie ! Il fait matin, des cloches sonnent et voici des villages se dire par leurs noms de baptême comme avec un parler d'enfant. Et salut à vous alors ! Wommel, Grimberghe, Bodeghem dont les toits pointent entre les aulnes, à vous aussi Dilbeek, Zellick, Itterbeek, Assche qui sonnez dur comme le gel, à vous encore Duysbourg, Pede Ste Anne, ou Sainte Gertrude, car il en est cent ou mille qui tous chantent musique à Pierron et qui sont également près de son cœur. »

Au début de l'année 1914, après une visite que son ami lui a faite, il estime que le moment est venu pour eux de se tutoyer. Il le lui propose dans des termes à peu près semblables à ceux qu'il emploiera, plus tard, en s'adressant à Mockel. Pour d'autres raisons ? Peut-être ! Dans un autre éclairage ? Possible ! Mais certainement avec la même sincérité et avec autant de gentillesse.

La guerre sépare alors les deux hommes. A son retour de Hollande où il s'est réfugié, Elskamp expédie par la poste, un livre à Pierron. Il s'agit — on peut le supposer — de « Sous les tentes de l'exode ». Il s'inquiète. Il craint que dans l'affairement qui règne toujours, le livre se soit égaré. Remarquons-le en passant : c'est lui qui renoue les relations et il laissera presque aussitôt percer le fond de ses sentiments. Ne prépare-t-il pas un autre envoi ? Celui de « La Rue Saint-Paul » qu'il accompagnera de ce billet :

« Ce petit livre n'a aucune importance littéraire. C'est un souvenir de mon enfance et de mes chers disparus et il n'a vu le jour que pour mes amis très intimes et ceux de ma famille ».

N'est-ce pas ! « Pour mes amis très intimes et ceux de ma famille ». Est-ce assez explicite et comment douterions-nous de sa parole. Amitié littéraire ! a-t-on alors objecté. Je veux bien. Mais je me refuse, quant à moi, à donner à ce terme, la moindre coloration péjorative. Des amitiés littéraires ? Il y en a eu de très belles. Et il serait intéressant de leur consacrer un livre. Mais en restant dans le cadre de la présente communication, que penser alors de Mockel et de Bosschère ? On ne s'est pas, en l'occurrence, entretenu de philosophie, de spiritisme ou de technique poétique ! La belle affaire ! On n'en a pas eu le loisir, l'occasion ou l'envie. On se serrait les mains, au hasard des rencontres et celles-ci n'étaient pas fréquentes. Qu'importe !

Cela n'empêchera pas l'Anversois d'écrire :

« Nous nous aimons bien, et nous avons l'un et l'autre une amitié solide, quelque chose comme une maison bâtie à chaux et à ciment. C'est te dire que je t'attendrai toujours, chaque fois que le bon vent te poussera vers mon sale trou de ville germanique, ou presque, qui m'horripile de plus en plus. »

Pourquoi n'ajouterions-nous pas foi aux paroles d'Elskamp lorsqu'il s'exprime de la sorte et pour quels motifs ne prendrions-nous pas les choses telles qu'elles sont ? Rappelons-nous, pour terminer, la réponse de Montaigne à la question qu'il se posait de savoir pourquoi il s'était attaché à La Boétie : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sais que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui et que c'était moi ». Eh bien ! en résumé, je pense que si Elskamp a éprouvé une vive affection pour Sander Pierron, c'est parce que c'était lui, et que c'était Pierron.

Préface de Max Elskamp
pour *Les Délices du Brabant*, de Sander Pierron

J'ai toujours aimé les livres de Sander Pierron parce que nul mieux que lui, selon moi, n'a compris la beauté des choses agrestes, et que pour bien entendre celles-ci il faut non seulement, un cœur plein de bonne volonté, mais encore avoir pratiqué étroitement ces choses qui sont l'arbre, la fleur et la plante, avec l'amour que met l'horticulteur à cultiver son jardin.

C'est aussi que vit en moi l'âme d'un vieux jardinier et qu'à semer et à planter il m'est souvenu de la morale qu'en a tirée La Fontaine.

Or on la connaît certes mille fois cette leçon du jardinier, donnée mille fois aussi en exemple à l'écrivain, et si je l'évoque ici, ce n'est pas pour la faire réentendre, mais c'est qu'il y a douze ans, par un clair matin de mars, comme dans mon triste jardin de ville j'étais occupé à la terre, elles me vinrent ces «*Délices du Brabant*» qui sentaient bon comme elle et la disaient, parée de ses plus beaux atours, à clairs et lumineux pinceaux.

C'est qu'il est, en effet, chez nous toute une famille d'écrivains-peintres — (c'est Camille Lemonnier, je crois, qui les définit ainsi) — et qu'aussi bien, s'il me fallait situer Sander Pierron dans l'histoire de nos lettres, ce serait certes parmi ces illustres fervents de notre sol qu'il me plairait lui donner rang.

Peut-être, mais moins sûrement, il est vrai, pourrait-on l'affilier aussi à ces philosophes «*naturisants*» de la seconde moitié du XVIII^e siècle, bien que je retrouve plutôt en Pierron l'empreinte des leçons de Bernardin de Saint Pierre et de Jean-Jacques Rousseau.

Il semble bien, en effet, que la formation littéraire de Pierron procède jusqu'à un certain point de l'enseignement de ces deux maîtres, à moins que ce ne soit du toucher même de la vie qu'il ait acquis ses belles qualités d'émotion et de sensibilité.

Mais j'aime mieux ici, jardinier encore, me l'imaginer comme l'évoque si bien pour moi cette statue du berger d'un de mes parterres et alors, lui aussi assis au pied d'un frêne et tandis que paissent les blanches agnelles de ses rêves, les yeux fixés au loin sur les douces collines du pays qui lui tient tant à cœur.

Le Brabant, nul mieux que Pierron ne l'a aimé ; il lui est ce qu'est au hadji la vue de la Kasbah. Bien plus, il s'en est voulu le géographe et nous en a donné une carte où les coordonnées qu'il emploie sont des parallèles d'admiration et des méridiens d'amour.

Souignées de vert et de bleu, il y a pointé les haltes de ses délices et c'est le verger là-bas, où des branches des pommiers s'envolent les corneilles, les beaux amoureux rencontrés au détour du chemin et l'auberge lointaine où si fraîche, claire ou brune, la bière redonne cœur et voix au voyageur.

Or, écoutez, regardez, voyez, car voici toute une géographie ! Il fait matin, des cloches sonnent, et voici des villages se dire par leurs noms de baptême comme avec un parler d'enfant. Et salut à vous alors ! Wemmel, Grimberghe, Bodeghem, dont les toits pointent d'entre les aulnes, à vous aussi Dilbeek, Zellick, Itterbeek, Assche, qui sonnez dur comme le gel, à vous encore Koekelberg, Duysbourg, Pede Sainte-Anne ou Sainte-Gertrude, car il en est cent ou mille, mais qui tous chantent musique à Pierron et sont également près de son cœur.

Puis, regardez toujours, car l'heure sonne encore ! Et voici midi, fumer des toits, et comme plus proches de nous, ces humbles travailleurs que rassemble le repas du milieu du jour et ce Brabant s'évoquer alors en Pierron, comme une terre Sainte, si pas d'apostolat.

Car Pierron a aussi l'amour des hommes et ici se font jour ses rares qualités d'amour.

Résultante de son extrême sensibilité, Pierron n'a d'yeux que pour l'individu, qui lui fait cristalliser ses émotions, parce qu'il peut mieux comprendre ainsi la joie ou la peine, bien qu'à tous il brûle de montrer ces chemins plus doux qu'il connaît et de donner un peu de l'espérance qu'il a de jours plus heureux.

Pierron aime les frustes, l'artisan, les déshérités, s'intéresse à leurs métiers, à leurs désirs, à leurs rancœurs et les partage, et c'est là le plus beau de son cœur.

Dans les villes, c'est vers les faubourgs où ils gîtent que le conduisent ses incessantes déambulations. Il connaît le débardeur, le forain, le rétameur, tous ceux auxquels des métiers un peu vagues et surtout incertains n'assurent que le pain du jour.

Peintre, il les décrit dans ces campagnes, jeunes, vieillis, tristes ou rêveurs, parmi ces grands arbres, parmi ces grands ciels qui lui semblent devoir adoucir la souffrance, car fraternel à tous, aimer et compatir lui paraît comme la raison d'exister.

Et alors, comme on l'a dit, c'est bien qu'au fond de tout écrivain sommeille l'apôtre.

Or, si parle haut dans l'œuvre de Sander Pierron ce désir d'enseignement (souvenons-nous des Pages de Charité) je ne puis m'empêcher de voir surtout en lui un « agreste ».

C'est le peintre de nos campagnes, et particulièrement des sites champêtres du Brabant.

Pierron nous a défini, du reste, par ses écrits son idéal d'art et sa vision du monde me semble celle-ci : l'homme qui peine, la moisson qui mûrit, la plante qui fleurit, le ciel qui va.

Et alors, regardez encore ! La terre est rouge, le soleil se couche, une étoile point et voici journée faite.

Car il est impossible de dire tout l'écrivain que l'on aime.

Paul Valéry et l'interprétation des textes

Communication de M. Maurice PIRON
à la séance mensuelle du 7 novembre 1967

Il y a longtemps que l'on connaît et que l'on cite les deux propositions fameuses qui justifient le sujet de cette communication. « Mes vers ont le sens qu'on leur prête » et « Il n'y a pas de vrai sens d'un texte ». Propositions fameuses, et vous me permettrez d'ajouter, au moins provisoirement : scandaleuses.

Soyons donc scandalisés. Soyons-le surtout de voir comment, sur la lancée de Valéry, on a trouvé bon d'humilier le langage en même temps que la raison. L'an dernier, Michel Leiris s'est vu tancer par un critique *de pointe* pour avoir osé l'« étrange déclaration » que voici : « La parole a pour fonction première de dire et de communiquer »¹. Il n'y a pas de vrai sens d'un texte ? Bien sûr, puisque le discours de l'écrivain n'est signifiant que parce qu'il est porteur d'autant de significations qu'il plaira à l'ingéniosité ou à l'imagination des lecteurs de lui donner ! Pour nos docteurs spécieux, vouloir trouver une signification à un poème, quelle vulgarité, ou plutôt quelle perversité ! Car il faut être vicieux comme un philologue pour croire qu'« un poème a un sens et [qu'] il n'en a qu'un »². C'était là, on s'en souvient, la position défendue dans le très beau discours que prononça, sur les rapports de la poésie et du langage, Servais Étienne lorsqu'il fut reçu, en 1938, dans notre Compagnie. « Ce que l'on veut nous faire croire — disait Étienne, — c'est qu'un même concert de mots tolère plusieurs interprétations

1. François WAHL dans son compte rendu de *Brisées* publié par *La Quinzaine Littéraire* du 15 mai 1966.

2. Discours reproduit dans *Défense de la philologie et autres écrits*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1965 ; voir p. 180.

également satisfaisantes ». Non, rétorquait-il, « un mot a plusieurs sens dans le dictionnaire, mais dans un contexte donné, il n'en a qu'un ». Constatant que « des poètes ont dit le contraire », il ajoutait : « mais ils ne feront jamais que les mots ne soient pas des signes et que leur pouvoir ne vienne pas de leur signification »¹. Songeait-il à Valéry en écrivant cela ?

Toujours est-il que c'est sous le patronage de Valéry que se trouve volontiers placée l'idée de la pluralité de significations d'une œuvre littéraire. Je ne veux pour preuve que la remarque adressée récemment par Gérard Antoine à Roland Barthes, lequel professe, avec la nouvelle critique, qu'on ne peut guère parler d'un sens d'œuvre, mais d'une pluralité de sens possibles : « Cela n'est pas neuf, observe Antoine, et se trouve déjà vingt fois chez Valéry »². Vingt fois ? Je n'en suis pas sûr. Mais il suffit que ce genre de proposition s'y trouve deux fois — et on a vu sous quelle forme catégorique — pour que l'on se mette à douter de l'intelligence ou du sérieux d'un esprit qui passe cependant pour l'un des plus grands du siècle.

Valéry a parlé du langage, de ses fonctions, de son pouvoir créateur, en des termes qui, s'ils ne nous paraissent plus aujourd'hui très neufs, n'en sont pas moins justes et clairvoyants au point qu'on pourrait les intégrer à une théorie générale de la littérature. Et s'agissant de cette dernière, Valéry n'a-t-il pas dit et redit que « la poésie est un art du langage » ?³ Vérité incontestée : c'est, en effet, par et dans le langage que l'acte de poésie s'accomplit.

Or, le langage de l'homme est grammatical : autre idée unanimement admise par les linguistes contemporains, à quelque tendance qu'ils appartiennent. Seul n'est pas grammatical, le langage qui subit certaines déviations d'origine pathologique ou bien qui ne se réalise qu'à l'état embryonnaire : celui des poètes lettristes et des petits enfants ; dans ce dernier cas, on dira qu'il est prégrammatical.

1. *Ibid.*,

2. *Stylistique des formes et stylistique des thèmes...* dans *Les chemins actuels de la critique*, Paris, Plon, 1967, pp. 300-301.

3. Dans l'un des essais de *Variété (Poésie et pensée abstraite)* reproduits par l'édit. des *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, pp. 1320 et 1324.

Mais quelle est la portée de cette observation, qui a toute l'apparence d'un truisme ? Répondre à cette question, c'est en poser une autre : qu'est-ce que la grammaire ? Avec Charles Serrus, qui en a serré de près la notion, on dira que c'est « l'ensemble des règles au moyen desquelles les mots sont groupés de manière à concourir à l'unité d'un sens »¹. Grammaticale de par la nature même de la langue dont elle est la manifestation individuelle, la parole, qu'elle soit écrite ou orale, est donc ordonnée à l'unité d'un sens. Constater qu'il existe des manières de s'exprimer qui sont amphibologiques ou équivoques revient à constater que le mécanisme de la parole ne fonctionne pas toujours sans accidents ; et certains jeux de fantaisie verbale, comme le calembour ou le propos à double entente, fournissent en quelque sorte la preuve *ab absurdo* que l'exercice du langage postule l'unité de sens, puisque toute rupture de ce côté est sentie comme une anomalie et sanctionnée par le rire.

Les arts de littérature, étant des arts du langage, sont soumis aux servitudes du langage. Ce qui signifie que la langue, si elle est la matière sur laquelle travaille l'écrivain, n'est cependant pas à sa disposition comme le sont les matériaux autonomes du peintre, du sculpteur ou du musicien ; car elle est en plus l'instrument, le moyen avec lequel travaille l'écrivain, qui ne peut empêcher que les mots ne soient à l'avance chargés pour l'esprit de notions et de suggestions que ne possèdent évidemment pas la couleur, la pierre ou le son. Mais de cette servitude découle aussi la grandeur de la littérature, puisque, à la différence des autres arts, en s'incarnant dans le sensible, elle atteint du même coup l'intelligible.

Aussi bien, sauf le cas d'une fausse manœuvre — volontaire ou involontaire — de langage, il est exclu qu'un texte n'ait pas un « vrai sens ». Sens difficile à décrypter peut-être (ainsi dans la poésie hermétique), mais sur lequel cependant lecteurs ou auditeurs (réduits parfois à un petit nombre d'élus) arrivent à s'entendre pourvu qu'ils perçoivent comme il faut tous les signes du texte. Si l'on prétend nier cela, on nie le caractère social de la littérature et, du même coup, la littérature elle-

1. *La langue, le sens, la pensée*, Paris, P.U.F., 1941, p. 4.

même, qui est fondée sur le caractère communicable, et par conséquent transmissible de l'auteur au public, des créations langagières qui la composent.

Se pourrait-il que Valéry ait méconnu de telles évidences ? Sachant combien il est dangereux d'isoler une phrase de son contexte, reportons-nous à ce dernier.

Les deux propositions incriminées appartiennent à des écrits de circonstance qui ont en commun de nous livrer les réflexions de Valéry sur des exégèses de ses poèmes. Le premier a été publié en 1928, en guise de préface à une édition de *Charmes* commentée par Alain. Le second, intitulé *Au sujet du « Cimetière marin »* a paru d'abord dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} mars 1933, avant d'être repris en tête du petit volume de Gustave Cohen, *Essai d'explication du « Cimetière Marin »*, auquel il se rapporte¹.

Situation quelque peu insolite : le poète invité à se mêler au ballet admiratif organisé autour de son œuvre ! « Je ne laissai pas d'être embarrassé »², avoue-t-il. Mais l'embarras ne fut toutefois pas tel qu'entrant dans la danse, Valéry ne se privât d'y faire quelques entrechats de sa façon.

Je ne m'attarderai pas à la première partie de la préface pour le commentaire d'Alain : c'est une ouverture où l'auteur joue à plaisir l'air de la politesse et de la modestie, se déclarant désarmé par la louange plus que par la critique.

Mais voici le point crucial : « J'entends d'ici que l'on m'interroge si je m'accorde avec Alain sur le sens qu'il trouve à mes vers. On me dira : « Vous comprend-il comme vous-même ? Son commentaire est-il au plus près de votre pensée ? A-t-il développé vos intentions, dissipe-t-il toutes vos ténèbres, comme nous espérons bien que vous pourriez le faire vous-même ? »³.

Questions orchestrées en une savante gradation. L'esprit, ainsi alerté, attend. Que va enfin répondre l'oracle ? Mais l'oracle, qui connaît la rhétorique, sait qu'à cette ampleur interrogative,

1. Ces textes sont reproduits par l'édition de la Pléiade, respectivement aux pp. 1507-1512 et 1496-1507. C'est à cette édition que je me réfère.

2. Edit. Pléiade, p. 1508.

3. *Ibid.*, p. 1509.

la loi des contrastes veut que succède l'affirmation lapidaire. Et, sphynx ambigu, il laisse tomber la sentence péremptoire : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête... » Dérobade ? Oui, si cette phrase concluait. Mais, en début d'alinéa, elle amorce un développement nouveau, et c'est sur elle que Valéry enchaîne aussitôt : « Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne ». Phrase qu'on ne peut séparer de la précédente, car elle la prolonge et la précise. Et voici qu'une troisième phrase vient expliciter davantage la pensée de Valéry : « C'est une erreur contraire à la nature de la poésie, et qui lui serait même mortelle, que de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur »¹. Retenons ces derniers mots qui nous ramènent, à peu de chose près, au point de départ « Mes vers ont le sens qu'on leur prête » ; retenons-les afin de les rapprocher de l'autre passage que nous avons maintenant à interroger.

Situons d'abord ce dernier. Après s'être expliqué à lui-même l'étrange impression ressentie à se voir expliqué par un professeur de Sorbonne « devant le tableau noir, tout comme un auteur mort »², sensation qui fait s'opposer ce que nous sommes (ou croyons être...) à ce que nous paraissions, Valéry disserte longuement de ce que représente pour lui l'acte de création poétique, où le faire l'emporte sur le dire ; puis, expliquant la genèse du *Cimetière marin* et sa coloration philosophique, il conclut ces « réflexions d'un auteur en présence d'un commentaire de son œuvre » par l'aveu suivant : « J'ai écrit une « partition » — mais je ne puis l'entendre qu'exécutée par l'âme et par l'esprit d'autrui »³. Et, tirant sa révérence au bon exécutant que fut Gustave Cohen — mais on devine ici la politesse plutôt que l'adhésion — Valéry, dans le paragraphe final, reprend la position qu'on lui connaît avec une fermeté bien décidée à décourager la réplique : « Quant à l'interprétation de la *lettre*, je me suis déjà expliqué ailleurs sur ce point ; mais on n'y insistera jamais assez : *il n'y a pas de vrai sens d'un texte*. Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait *voulu dire*, il a écrit ce qu'il a écrit.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 1498.

3. *Ibid.*, p. 1506.

Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun se peut servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre »¹.

Sans nous attarder aux aspects troublants ou excessifs du passage², allons droit à ce qui en est l'idée centrale : « il n'y a pas de vrai sens d'un texte », pour constater qu'ici encore la phrase se prolonge dans une proposition qui, à la tournure nominale près, lui est étroitement parallèle : « Pas d'autorité de l'auteur ».

Comparons à présent les deux textes, celui de 1928 et celui de 1933. Ils révèlent sur le point essentiel qui nous occupe un accord hautement significatif. Les expressions « sens véritable » et « vrai sens » d'un texte sont chaque fois mises en rapport avec le sens que l'auteur donne ou pourrait donner de son texte, comme si la caution de l'auteur était garante de l'exactitude de l'interprétation. C'est ce genre d'assimilation, fondée sur l'autorité de l'auteur que repousse Valéry, qui tient une telle autorité pour contestable. A la lumière du double contexte, on reconstitue assez aisément le cheminement qu'a suivi le poète de *Charmes*. Amené plus ou moins tacitement à prendre parti sur l'interprétation de sa poésie qui, il le reconnaît lui-même, divise les lecteurs, Valéry se récuse et, pour couper court à toute discussion, il allègue à peu près ceci : « Si vous croyez que le vrai sens d'un texte, c'est le sens conforme à celui qu'a voulu l'auteur, alors je vous répons que, dans ce cas, il n'y a pas de vrai sens d'un texte. L'auteur, quelle que soit l'intention qui l'a guidé, ne peut faire que son œuvre soit comprise comme ceci plutôt que comme cela »³.

1. *Ibid.*, p. 1507. La proposition « je me suis déjà expliqué ailleurs sur ce point » se réfère probablement à la préface de *Charmes* (1928). Les valérystes que j'ai consultés ne voient pas à quel autre texte Valéry pourrait faire ici allusion.

2. Je pense spécialement aux mots « l'interprétation de la lettre » (avec le soulignement, qui est de l'auteur). Que veut dire par là Valéry ? S'il s'agit de rejeter le sens littéral ou verbal, on voit mal alors comment cette idée — paradoxe insoutenable — s'accorderait avec le texte de 1928 que nous venons de commenter.

3. Cette position chère à Valéry, celui-ci l'avait déjà défendue en 1926, au cours des entretiens qu'a rapportés Frédéric LEFÈVRE : « Quand nous lui avons [à Valéry] demandé des explications ou du moins l'approbation de nos propres commentaires, il nous a fait observer qu'il adoptait sur ce point le sentiment de Mallarmé, lequel se refusait à s'expliquer, non point qu'il fût embarrassé de

Et Valéry a raison, avec toute l'esthétique contemporaine qui enseigne que l'œuvre d'art une fois détachée de l'artiste, comme le fruit se sépare de l'arbre, suit sa destinée propre. Son auteur ne peut rien pour elle : c'est le public qui donne à l'œuvre la signification dont elle prégnante, que l'auteur n'a peut-être ni entrevue ni soupçonnée et que les générations successives renouvelleront si l'œuvre, en avançant dans le temps, dégage des valeurs qui n'existaient pas pour les contemporains.

Le sens de l'œuvre échappe à l'auteur, mais, de plus, il n'est jamais le monopole d'un seul public. La répercussion d'une idée, les harmoniques d'un beau vers, les prolongements d'un poème peuvent être ressentis de manière variable selon les goûts et les époques. Ce sont là les intérêts composés que le cours des siècles ajoute au capital que constitue tout chef-d'œuvre. Valéry s'est expliqué là-dessus, notamment dans le passage célèbre où il montre la résonance extraordinaire que prend, pour un lecteur du XX^e siècle, le vers de Racine :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ¹.

Et la méthode de lecture la plus stricte ne trouve rien à redire si le sens verbal ou littéral que la philologie établit et contrôle, vient se doubler d'un sens affectif ou social. N'est-ce pas l'auteur de l'austère *Défense de la philologie* qui professe que « par un admirable retour, Lamartine, Victor Hugo, Baudelaire ont rendu le lecteur français sensible à la palpitation qui battait dans les vers de Racine et dont Racine (qui sait ?) n'avait peut-être qu'un

le faire, mais par le souci constant qu'il avait de fuir ce qu'il nommait le *pédantisme*.

• D'ailleurs, Valéry a ajouté : « J'estime qu'une œuvre une fois publiée, l'auteur n'a pas plus d'autorité que qui que ce soit d'entre ses lecteurs pour interpréter ce qu'il a écrit. L'écrit est un fait, l'écrit est une chose. Il est désormais hors du pouvoir de celui qui l'a engendré d'imposer une signification ou une valeur quelconque à cet objet. Voilà ce qu'il faut bien comprendre et qui n'est généralement pas compris. On pourrait dire aussi que l'œuvre est comme l'énoncé d'une sorte de problème et il n'est pas dit que celui qui a énoncé le problème soit nécessairement celui qui puisse en donner la solution la plus élégante. Et même la littérature, n'est-elle pas l'art des problèmes qui admettent une infinité de solutions ?... » (Frédéric LEFÈVRE, *Entretiens avec Paul Valéry*, Paris, 1926, pp. 275-276).

1. Voir la fin de *Au sujet d'Adonis*, édit. Pléiade, pp. 494-495.

sentiment indistinct ». Car, poursuit Servais Étienne, « qu'il le veuille ou non, le lecteur d'aujourd'hui fait bénéficier les vers anciens d'un frisson nouveau »¹.

Ainsi donc, replacées dans leur contexte, les fameuses propositions de Valéry n'ont pas la portée qu'on leur attribue généralement. Il n'est pas question de comprendre qu'un texte littéraire, au niveau de son langage, puisse revêtir simultanément des significations différentes. On admettra cependant que Monsieur Teste, ami du paradoxe et soucieux de se défendre contre les sollicitations de l'auto-exégèse, a voulu frapper fort en usant de formules qui prennent dédaigneusement le contrepied de l'opinion courante. D'où, dans la République des Lettres, des mouvements divers : protestations, perplexité ou applaudissements.

Mais alors, qu'est-ce que le sens d'un texte pour Valéry ? Retournons à la préface de 1928 qui nous livre, à ce sujet, une pensée plus complète que les réflexions de 1933 qui, d'ailleurs, y renvoient². Et reprenons le passage là où nous l'avons laissé. Valéry, on s'en souvient, a dénoncé la recherche d'« un sens véritable unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur » comme « une erreur contraire à la nature de la poésie ». Il poursuit alors : « Une conséquence de cette erreur est l'invention de l'exercice scolaire absurde qui consiste à faire mettre des vers en prose. Voilà qui est inculquer l'idée la plus fatale à la poésie, car c'est enseigner qu'il est possible de diviser son essence en parties qui peuvent subsister séparées. C'est croire que la poésie est un *accident* de la *substance* prose »³. Sur la distinction entre le langage-prose et le langage-poésie, Valéry aura, dans la suite de ce texte et ailleurs, des vues fort pénétrantes. Et ici, de nouveau, l'accord est pratiquement complet entre créateurs et théoriciens.

1. Ouvr. cité, p. 178.

2. Voir ci-dessus la note 1 de la p. 302. — Précisons que, lorsque nous parlons du sens d'un texte, nous entendons ici, avec Valéry, parler de texte littéraire et, plus particulièrement, poétique.

3. Edit. Pléiade, p. 1509. — Sur cette méconnaissance des caractères spécifiques de la poésie dans les méthodes scolaires de l'analyse littéraire en France, renvoyons aussi aux *Questions de poésie*, édit. Pléiade, spécialement pp. 1284-1286.

De même que la langue possède une ambivalence fonctionnelle — cela a été dit et redit depuis les pages qu'en 1927, le trop oublié François Paulhan nous a données sur *La double fonction du langage*¹ — ainsi il existe, de la prose à la poésie, une mutation qui fait que le langage du poème n'est jamais réductible à un équivalent dont se chargerait le langage de la prose. S'il ne s'agissait que de pure signification — entendez d'information — la prose suffirait ; c'est son affaire à elle d'exercer la fonction principale du langage qui est de servir à la communication entre les hommes. La poésie signifie, bien entendu, mais autrement que la prose discursive. Celle-ci peut avoir des substituts, la poésie, digne de ce nom, jamais. Dans cette forme du langage ordinaire, qu'avec Valéry nous appelons prose, « le signe s'abolit dans la signification »² : la chose dite et comprise, son support verbal peut disparaître. En poésie au contraire — rendons la parole à Valéry — il faut que « le sens ne puisse l'emporter sur la forme et la détruire sans retour »³. Voilà, n'est-il pas vrai, qui est bien loin de nier que le poème ait un sens ; mais ce sens ne s'identifie pas à un quelconque résidu conceptuel ; il est lié à une manière de dire proprement unique, à laquelle on ne peut rien (ou guère) changer, sans que le contenu lui-même soit atteint, sinon détruit.

On connaît la formule si juste : la poésie, « événement du langage ». Au XVII^e siècle déjà, le P. Rapin écrivait : « Ce serait peu de chose que ce que disent la plupart des poètes, s'il était dépouillé de l'expression »⁴. Mais que ce « peu de chose » contient de richesse pour l'amateur qui sait que lire, c'est « vivre où mènent les mots » !⁵. C'est peu de chose assurément que le sens de ce distique de Chénedollé, émule de l'abbé Delille :

*Et l'Étoile du Nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le front de la Nuit.*

1. *Revue Philosophique*, t. 103, pp. 22-73, Paris, 1927.

2. Pierre GUIRAUD, *Pour une sémiologie de l'expression poétique*, dans *Langue et Littérature* : Actes du VIII^e Congrès de la F.I.L.L.M., Paris-Liège, 1961, p. 120.

3. Edit. Pléiade, p. 1510.

4. Cité par H. BREMOND, *La poésie pure*, Paris, Grasset, p. 22.

5. *L'amateur de poèmes*, édit. Pléiade, p. 95.

Car, pour ce qu'il entend signifier, une définition en prose m'en apprendrait plus sur l'étoile polaire que cette périphrase qu'un non-poète jugera amphigourique. Faut-il citer aussi le prestigieux début de *Pégase* dans les *Chansons des rues et des bois* :

*C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté.*

Qui ne voit que la poésie de ces vers transcende leur pouvoir sémantique ? C'est que — laissons une dernière fois la parole à Valéry — « la nécessité poétique est inséparable de la forme sensible »¹.

Dès lors, pour lui comme pour tous ceux qui croient que le langage est aussi création, le sens d'un texte, c'est sa forme.

Maurice PIRON.

1. *Ibid.*, p. 1503.

Un ami des écrivains belges : Aldo Capasso

Né à Venise, en 1909, d'un père Napolitain (mort durant la guerre de Lybie) et d'une mère Ligure avec laquelle il vit, depuis l'âge de 3 ans, à Altare, petit bourg industriel près de Savone, Aldo Capasso est, avant tout, avec Lionello Fiumi, le promoteur du réalisme lyrique, réaction contre les excès de l'hermétisme. Un manifeste parut en 1949. *Realismo lirico*, c'est le nom de la revue que dirige Aldo Capasso, c'est l'étiquette que l'on pourrait appliquer à son art, un art venu de Proust et que je définirais ainsi : Du réalisme, de l'observation, oui. Mais la vie de l'homme est profonde. Elle va des puissances obscures qui habitent son corps, son âme et multiplient ainsi les plans de son existence dans le passé, jusqu'aux fugues étoilées de son imagination qui projettent dans l'avenir mille autres vies conçues à partir de ce qu'il sait.

Le voilà, me semble-t-il, ce réalisme lyrique. C'est un humanisme, c'est un retour à l'humain universel, un retour à la vie vraie avec tout son poids d'humanité, de poésie et d'amour ; la vie avec toutes ses projections, dans le passé et dans l'avenir.

Poète (*Per non morire, Formiche d'autunno, Recitativi quasi meditazioni...*, *Turno di notte*, etc.), conteur, critique, ami efficace et sincère. Jean Cassou a écrit de lui : « Mais il faut aller plus loin encore dans cet hommage à Capasso et le louer de consacrer cette excellence de son art, cette délicate et pure maîtrise de ses moyens à faire connaître la poésie des autres : nous, poètes de langue française, en particulier, nous lui devons une grande gratitude ».

En effet, Aldo Capasso a contribué à faire connaître dans son pays les Français Proust, Baudelaire, Valéry Larbaud, Jean Cassou, Hougron, Supervielle, Saint-John Perse, Jules Roy, etc.

Ajoutons-y de nombreux poètes belges parmi les meilleurs. Et que n'a-t-il pas fait pour ses compatriotes, illustres ou presque inconnus ? Il a écrit et fait écrire sur Gabriele D'Annunzio (nous y reviendrons), sur Pirandello, sur Borgese, sur Ugo Betti, sur Ungaretti, etc.

Et tout cela sans, pour autant, négliger sa propre œuvre. Assez pessimiste, elle m'a parfois fait songer à Michel-Ange, qui s'est vraiment confié à la poésie : « La mia allegrezza è la malinconia ».

Le vrai Capasso, le plus proustien peut-être, est, pour moi, celui de *Recitativi quasi meditazioni...*, celui qui écoute la vie de derrière ses persiennes fermées, avec une tendresse nostalgique. Mais, chose paradoxale, c'est la vie qui attire Aldo Capasso, et qui l'inspire. Il suffit d'une guitare médiocre, d'un chœur d'enfants pour éveiller sa sensibilité, pour éveiller la voix de ce poète, avide d'une réalité quotidienne qui ne revit en lui que gauchie et sublimée par un lyrisme imaginatif.

Une autre chose caractérise la poésie de Capasso ; cette poésie, libre et spontanée, qui suit tous les mouvements respiratoires du poète et toutes les nuances ténues de son inspiration. Cette autre chose, c'est une communion profonde avec les êtres et les paysages, une communion heureuse et mélancolique. La vision poétique d'Aldo Capasso est intimement liée à la nature, à la vie ; il aime les hommes, les femmes et les enfants ; il aime la poésie des autres poètes, simplement, humainement, à travers sa mélancolie particulière, si délicate et si raffinée, inconsolable, dirait-on, comme le regret, doux et triste, de ce qu'on n'aura jamais, de ce qui ne sera jamais possible.

Le principal ouvrage de critique d'Aldo Capasso est, sans conteste, celui qu'il a consacré à Gabriele D'Annunzio (élu comme membre étranger à notre Académie royale de langue et de littérature françaises, le 4 juin 1921). Cette série d'essais, *D'Annunzio verso l'ombra* (800 pages, deux volumes, éditions Fazzi, Lucques) constitue une véritable enquête sur l'état présent de D'Annunzio, sur l'état présent de la critique dannunzienne, et singulièrement en ce qui concerne *La Leda senza cigno*, *L'Innocente* (*L'Intrus* en français) et cette *Pisanelle* (1913), assez peu connue de nos jours, et où D'Annunzio est aussi, après avoir été un grand

poète italien, un grand poète français. L'histoire de la Pisanelle se passe dans le royaume latin de Chypre, dans cette île merveilleuse où Vénus est chez elle, car c'est bien de Vénus qu'il s'agit, de ce démon du désir, de Vénus à la fois tendre, violente et si chère au poète ! C'est elle, c'est l'Amour et la vie triomphante que D'Annunzio a voulu incarner dans cette « infâme et sainte », et fatale Pisanelle. Et quelle langue admirable : riche, poétique, charnue, charmeuse. D'Annunzio, ce génie verbal, aime les mots et leur donne une âme, ardente et sensuelle ; il leur donne son âme, multiple et toujours ruisselante de poésie.

Notons, par parenthèse, qu'Aldo Capasso complète encore aujourd'hui son grand ouvrage, *D'Annunzio verso l'ombra*. Il vient de publier *Per i Taccuini di Gabriele D'Annunzio* où il s'occupe des ouvrages inédits ou inachevés du grand poète italien.

Où en est D'Annunzio aujourd'hui ? Voilà la question à laquelle Aldo Capasso répond et continue de répondre, avec le talent que nous lui connaissons, talent de poète et talent de critique voués tous deux au dépassement du quotidien et à l'amour des autres.

Constant BURNIAUX.

Chronique

Les prix de l'Académie en 1967

Rapport du secrétaire perpétuel

La poésie a été particulièrement bien servie cette année par les prix de l'Académie. Si l'un de ceux-ci seulement devait, d'après son règlement, récompenser une œuvre poétique, deux autres, qui sont accessibles aux différents genres, sont allés à des poètes.

Le prix Nicole Houssa, décerné tous les trois ans à un jeune poète originaire de Wallonie, pour un premier recueil de vers, inédit ou publié, a mis à l'honneur les poèmes de Michel Chapel, *Iles du Langage*, titre qui montre bien l'importance des valeurs verbales dans cette poésie non dépourvue de réelles promesses. Michel Chapel est étudiant à Liège, dans la faculté à laquelle appartenait Nicole Houssa.

Le prix Félix Denayer laisse toute latitude au jury : il s'agit de distinguer « un auteur de nationalité belge, soit pour un ouvrage en particulier, soit pour l'ensemble de son œuvre ». Le choix s'est porté sur le poète Paul Desmeth, plus spécialement pour son dernier recueil *Passages à l'intimité* (1966) mais aussi en considération d'une œuvre rare, longue et continue, dont le rapporteur du jury, M. Robert Guiette, a signalé l'originalité et la perfection, la singularité dans la méthode, la tension d'écriture.

« Un ouvrage qui célèbre les beautés de la terre de Flandre » : c'est ce qu'entend récompenser le prix Auguste Michot. Ce vœu a souvent été interprété dans un sens très large, depuis la première attribution du prix en 1924. Cette année, le jury a retenu le recueil de vers de Saint-Rémy, *Les Quatrains de Thalie*, où la ville et le port d'Anvers et leur climat poétique sont reconnaissables.

Après la poésie, c'est le genre dramatique qui devait cette année recevoir le plus de lauriers. Le prix Malpertuis est attribué successivement à un poète, à un auteur dramatique, à un romancier ou conteur et à un essayiste. C'était le tour de l'art dramatique. La palme a été décernée à Jean Muno pour son jeu radiophonique *L'Anti*, « évocation », écrit l'un des membres du jury, M. Joseph Hanse,

« d'une fin du monde dans un avenir où les survivants de notre planète habiteront une terre rongée progressivement par l'*Anti* — par le Néant. »

Pour le prix Georges Vaxelaire, récompense réservée à la littérature dramatique, on a remarqué l'œuvre d'un auteur dont le nom avait paru pour la première fois sur l'affiche d'un théâtre, Françoise Catteau. *Vive la petite Catherine !* qui retrace en tableaux rapides et pittoresques la vie de l'impératrice Catherine I^{re} de Russie, est une pièce qui « suggère plus qu'elle ne montre et choisit les traits significatifs du portrait ». Ainsi s'exprime M. Georges Sion dans le rapport qu'il a présenté au nom du jury.

Enfin, dans le genre de l'essai, le prix Rosy a couronné l'ouvrage de Guy Doneux, *Luther et Rousseau*, qui ouvre des perspectives originales sur des parentés entre ces deux « soldats d'un moi régénéré ».

Le concours scolaire de 1967

*Rapport de M. Albert Ayguesparse,
Secrétaire du Jury*

Dans le rapport sur le Concours scolaire de 1966, je signalais que cette épreuve, jusqu'alors suivie assidûment par les classes de Poésie et de Rhétorique, s'était caractérisée par une brusque et inexplicable défection de candidats représentant les établissements scolaires de la région flamande. En effet, le nombre de candidats du régime néerlandais avait toujours oscillé autour de 70 ; or, en 1966, on ne comptait que 15 participants pour la région flamande. Après avoir attiré l'attention sur cette anomalie, je formais le souhait qu'il ne s'agit là que d'un phénomène accidentel. Mais force nous est de constater que le Concours scolaire de 1967 présente la même disproportion entre les deux régions : la partie wallonne est représentée par 74 établissements, alors que la partie flamande ne l'est que par 22. Enfin, autre fait qui mérite d'être relevé, cette année encore, et toujours pour la partie flamande du pays, la défection s'est manifestée surtout parmi les établissements de l'enseignement officiel. C'est ainsi que, sur les 22 établissements qui ont pris part au Concours,

l'enseignement officiel n'est représenté que par le seul Athénée Royal de Hal.

On le voit, la participation au Concours scolaire national, en 1967, est plutôt en perte de vitesse. Nous sommes loin des 205 candidats qui concoururent en 1962. Cette année-ci, nous n'atteignons pas la centaine. Peut-être serait-il intéressant, ne fût-ce que pour remédier à cette carence, de connaître les causes de cet abandon.

Je dois encore ajouter que la qualité des copies de ce dernier concours n'est pas exceptionnelle. Comme à l'ordinaire, de nombreux candidats ont traité de problèmes touchant à la culture, et leurs travaux nous permettent de mettre en lumière les modes littéraires, les engouements des professeurs et des élèves pour certaines formes de littérature. D'autres ont comparé les résultats bénéfiques ou néfastes des progrès de la science, se sont penchés sur l'avenir du Tiers-Monde, ont dénoncé la situation que notre société fait à la jeunesse. Mais cette fois, et nous pouvons mesurer ici l'influence de la publicité sur le public, plusieurs dissertations sont consacrées au tourisme, et leurs auteurs ont loué avec un certain bonheur les bienfaits des voyages à l'étranger et montré que cette confrontation avec de nouvelles réalités humaines constitue une source d'enrichissement, une leçon de tolérance et de dignité.

De fait, les problèmes de la culture, le rayonnement de la télévision, la naissance d'une civilisation de masse, n'ont pas cessé de passionner les jeunes intelligences, mais, chose curieuse, Camus et l'homme révolté, Sartre et l'Existentialisme, Saint-Exupéry et l'héroïsme quotidien, ont cessé d'occuper la première place. Il semble même — et il faut le regretter — que le temps des maîtres à penser soit momentanément révolu. Deux ou trois travaux sont consacrés à des écrivains modernes et à leur œuvre : *le Rhinocéros*, d'Ionesco, et *la Reine morte*, de Montherlant, ont fait l'objet d'analyses intéressantes. Convenons que c'est peu. Il reste, et un examen attentif des copies le révèle clairement, que les causes généreuses, certains problèmes moraux, les idéaux humanistes, passionnent toujours la jeunesse de nos écoles.

Tout ceci concerne la première épreuve du Concours, ouverte aux élèves de Poésie et de Rhétorique de tous les établissements de l'enseignement secondaire.

En vue de l'épreuve en loge, qui constitue la seconde phase du Concours et qui s'est déroulée dans les locaux de l'Académie, le jury, composé de MM. Marcel Thiry, Secrétaire Perpétuel, Joseph Calozet, Adrien Jans et moi-même, avait retenu cette année huit candidats pour chacun des deux régimes. La région allemande du pays était représentée par une seule candidate. Le sujet à traiter par ces dix-sept jeunes gens, *Europe, notre espoir*, semblait être un thème actuel, à la portée de tous, et particulièrement propre à ce genre de compétition. Disons tout net que les résultats n'ont pas répondu à notre attente. Si l'on excepte une demi-douzaine de travaux brillants, bien documentés et écrits avec un véritable souci du style, les autres dissertations sont plutôt banales, voire superficielles et rédigées sans génie. L'image que leurs auteurs se font de l'Europe et de son destin est vague, approximative. Leur adhésion toute conventionnelle à l'unité européenne et à son avenir n'exprime pas une conviction profonde, n'est pas étayée par des arguments convaincants. Cette épreuve a cependant révélé, chez quelques candidats, une solide connaissance des problèmes politiques, économiques et culturels que l'Europe devrait résoudre pour exister.

Après l'examen des travaux, le jury a établi comme suit le palmarès :

Régime français :

- 1^{er} prix : M^{lle} Gisèle DE MEUR, du Lycée Royal Marguerite Bervoets, à Mons ;
2^e prix : M^{lle} Marie-Christine HUBERT, de l'Institut du Saint-Sépulcre à Liège ;
3^e prix : M. Jean-Luc WART, de l'Athénée Royal de Binche.

Régime néerlandais :

- 1^{er} prix : M. Chris GENBRUGGE, du Collège du Sacré-Cœur, à Ganshoren ;
2^e prix : M. Jacques LEDURE, du Collège de la Sainte-Trinité, à Louvain ;
3^e prix : M. Patrick VAN MOLLE, du Collège Notre-Dame, à Ostende.

Régime allemand :

M^{lle} Colette CHOFFRAY, École belge, à Düren.

Distinction

Le Prix littéraire Emile Bernheim, attribué tous les quatre ans à une œuvre en langue française, a été décerné à M. Carlo Bronne pour son ouvrage intitulé *Histoires de Belgique*.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960. 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 100 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 220 —
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 100 —
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 160 —
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. 160 —
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 125 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 100 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 175 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 175 —

- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 115 —
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie.* 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 125 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique.* 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 275 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national.* 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 275 —
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)* 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 125 —
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps.* 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 90 —
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.* 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 160 —
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren.* 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958 140 —
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis.* 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 140 —
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites).* 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 70 —
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux.* 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 115 —
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer.* 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957 250 —
- DELBOUILLE Maurice. — *Sur la Genèse de la Chanson de Roland.* 1 vol. in-8° de 178 p. — 1954 140 —
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue.* Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 160 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.* 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 185 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. De Marie à Genève.* 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 200 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.* 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959 220 —
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée.* Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 100 —
- DONEUX Guy. — *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme.* 1 vol. in-8° de 242 p. — 1961 140 —
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique.* 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938 100 —
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle.* 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 140 —

- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Burg-Jargal »*. I vol. in-8° de 159 p. — 1923 100 —
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956 125 —
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 115 —
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. I vol. in-8° de 418 p. — 1936 225 —
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. I vol. in-8° de 342 p. — 1953 220 —
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 115 —
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 60 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962 135 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 303 p. — 1956 175 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 108 p. — 1959 100 —
- HANSE Joseph. — *Charles de Coster*. I vol. in-8° de 383 p. — 1928 110 —
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt). I vol. in-8° de 215 p. — 1941 130 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 115 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. I vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 135 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). I vol. in-8° de 150 p. — 1964 100 —
- LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. I vol. in-8° de 75 p. — 1938 80 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 100 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. I vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 175 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 80 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. I vol. in-8° de 432 p. — 1935 220 —

- NOULET Émile. — *Le premier visage de Rimbaud*. I vol. 14 × 20 de 324 pages. — 1953 185 —
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. I vol. in-8° de 256 p. — 1962 150 —
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. I vol. in-8° de 224 p. 135 —
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 80 —
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 115 —
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — I vol. in-8° de 248 p. — 1962 145 —
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. I vol. in-8° de 248 p. — 1933 140 —
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 115 —
- REMACLE Louis. — *Le parler de la Gleize*. I vol. in-8° de 355 p. — 1937 175 —
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. I vol. in-8° de 213 p. — 1954 160 —
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 115 —
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. I vol. in-8° de 200 p. — 1953 175 —
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p. — 1962 250 —
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960. 100 —
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p. — 1955 120 —
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. I vol. in-8° de 200 p. — 1937 100 —
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 247 p. — 1943 185 —
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 100 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 220 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 115 —
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 90 —

VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8° de 296 p. — 1965	185 —
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954	160 —
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . I vol. in-8° de 285 p. — 1960	175 —
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961	60 —
WARNANT LÉON. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . I vol. in-8° de 255 p. — 1949	185 —
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941	110 —

Publications récentes

GUILLAUME Jean, S.J. — « <i>Les Chimères</i> » de Nerval. Édition critique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte	180 —
LECOCQ, Albert. — <i>Œuvre poétique</i> . Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. I vol. in-8° de 336 p.	250 —
RENCHON Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . I vol. in-8° de 200 p.	130 —
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . I vol. in-8° de 284 p.	185 —
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges SION. I vol. in-8° de 382 p.	250 —
BRAET Herman. — <i>L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900</i> . I vol. in-8° de 203 p.	200 —

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.

PRIX 40 Fr.